

## ORDRES RELIGIEUX MILITAIRES.

### RÈGLE DE SAINT BENOIT. — LES CHEVALIERS TEMPLIERS

L'ordre du Temple prit naissance à Jérusalem, par la piété de Hugues de Paganis, de Godefroy de Saint-Amour et de sept autres soldats de la croix, donc les noms sont restés inconnus. Ils établirent entre eux une société pour défendre les pèlerins de la cruauté des infidèles, pourvoir à leur sûreté en route, et défendre la religion, et afin que rien ne les empêchât d'employer leur vie entière à ces œuvres de charité, ils s'y engagèrent par des vœux. Guarimond, patriarche de Jérusalem, reçut leurs vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance (1118), et Baudoin II leur donna une maison, située près du Temple de Salomon, d'où ils tirèrent leur nom de *Chevaliers de la milice du Temple*. Leur pauvreté était extrême, et on nommait communément les *pauvres chevaliers* ceux qui, plus tard, par leur luxe et leur opulence, devaient s'attirer la haine des rois. Pendant dix ans, les premiers fondateurs demeurèrent seuls, mais Hugues de Paganis s'étant présenté au concile de Troyes (1128), demanda une règle sous laquelle pussent vivre un grand nombre de compagnons. Saint Bernard écrivit ces constitutions, conformes à l'esprit du nouvel institut, et il adressa aux chevaliers une exhortation bien connue et où l'on retrouve toute la chaleur de son âme (1). Les Chevaliers-Templiers, par la formule de leurs

vœux, promettaient aux religieux de Cîteaux, fils de saint Bernard, *aide et secours par paroles, par bonnes œuvres, même par les armes, comme étant frères et compagnons* (1).

Dès ce moment, l'ordre du Temple prit un accroissement prodigieux; les richesses affluèrent dans ses préceptoires; il compta dans ses rangs les fils des plus nobles familles d'Europe, et Mathieu Pâris assure qu'ils possédèrent, en peu de temps, plus de neuf mille maisons.

Pendant deux cents ans, cette prospérité se soutint; mais vers le commencement du quatorzième siècle s'élevèrent de toutes parts des accusations contre une société puissante par ses richesses, redoutable par la bravoure de ses membres, odieuse par les vices qu'on lui imputait, et, calomnie ou justice, ces imputations montèrent si haut que le grand-maître de l'ordre, Jacques de Molay et tous ses chevaliers, furent arrêtés en octobre 1307, par ordre de Philippe le Bel, roi de France. Le caractère peu honorable de ce souverain est resté jusqu'ici la meilleure justification des Templiers.

La procédure commença et fut longue, rigoureuse, armée de tous les moyens coercitifs qu'à cette époque la loi mettait en usage contre les prévenus. Voici quelques-uns des chefs d'accusation portés contre Jacques de Molay et ses compagnons : —

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1847, n° X.

(1) Voir Hélyot, *Histoire des Ordres monastiques*, tome VI.



Obligéait-on ceux qui entraient dans l'ordre à renier Notre-Seigneur Jésus-Christ et à cracher sur le crucifix? — Exposait-on, dans les réceptions solennelles et dans les chapitres généraux, une tête à longue barbe, en bois doré ou argenté, et cette idole recevait-elle les adorations des chevaliers? S'étaient-ils ligués avec les musulmans et particulièrement avec le *Vieux de la Montagne* pour faire perdre aux chrétiens la possession de la Terre-Sainte? etc.

La torture arracha aux malheureux chevaliers des aveux, que la plupart rétractèrent en montant sur le bûcher, préparé par eux dans une petite île de la Seine, qui forme aujourd'hui le môle du Pont-Neuf. Le grand-maître, en particulier, se défendit avec chaleur, mais en lisant les actes de ce procès, on remarque que cet homme, élevé à une position si haute, n'avait qu'une faible intelligence et un jugement peu solide. Un chevalier, nommé Pouzar de Gyriaco, défendit publiquement l'ordre, ayant pour conseils Renaud d'Orléans et Pierre de Botlogne, tous deux chapelains de Temple.

Il assure, dans son plaidoyer, que les accusations dont ses frères tombaient victimes étaient le fruit de la haine de quelques infâmes, chassés de l'ordre à cause de leurs crimes, et il impute à l'excès des tourments, les aveux faits par les chevaliers aux juges qui les avaient interrogés.

Ces efforts demeurèrent inutiles : l'ordre entier périt. Les chevaliers des différentes nations, Anglais, Italiens, Espagnols, Allemands, furent poursuivis par les ordres du pape Clément V ; la plupart furent condamnés à mort, les autres dégradés et emprisonnés.

Le grand-maître, toujours emprisonné, survécut à ses frères, ainsi que Guy, frère du dauphin d'Auvergne, Hugues Péraud, qui avait une des principales charges de l'ordre, et un autre, employé aux finances du roi. Ils furent menés au parvis de

Notre-Dame (an 1313) ; là, un de leurs juges annonça au peuple que ces quatre templiers étaient condamnés à une prison perpétuelle pour avoir confessé leurs fautes avec franchise. Mais, en entendant ces paroles, Jacques de Molay et Guy se levèrent, et dirent hautement que tout ce qu'ils avaient déclaré en leurs interrogatoires était faux. Ce mot courageux fut leur arrêt de mort ; livrés aussitôt aux juges séculiers, ils furent, le même soir, brûlés vifs, et soutinrent ce supplice avec une fermeté héroïque.

Leurs biens furent partagés entre Philippe le Bel, Ferdinand II, roi de Castille, et l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Ainsi finirent les Templiers, laissant à l'histoire une énigme de plus, dont le temps n'apportera pas la solution.

Les Templiers portaient, en guerre, la cotte de mailles, la lance, l'épée, et, dans la maison, une robe et un manteau blancs, ornés d'une croix rouge.

#### ORDRE DE CALATRAVA.

Alphonse-le-Guerrier, roi des Espagnes, s'empara, en 1147, de la place de Calatrava, occupée depuis cinq cents ans par les Maures. Il la donna en garde aux Templiers, qui, ne se croyant pas en état de résister aux Sarrasins, la remirent à Don Sanche, successeur d'Alphonse.

Ce prince fit annoncer que si quelque chevalier voulait entreprendre la défense de cette place, il la lui donnerait en propriété, mais nul n'osa se présenter. Alors, un religieux, nommé Didace Vélasquez, moine de l'abbaye de Notre-Dame-de-Fitero, en Navarre, qui avait longtemps porté les armes, engagea son abbé à demander la ville au roi. L'abbé, nommé Raymond, y consentit, et la ville fut donnée aux religieux de Cîteaux, à condition qu'ils la défendraient contre les infidèles (1158). Les deux religieux proposèrent au roi de fonder un ordre militaire



pour la défense de cette ville, ce qui fut fait si promptement et avec tant de succès, que les Maures abandonnèrent jusqu'au dessein qu'ils avaient de l'attaquer.

L'ordre prit le nom de la ville de Calatrava, et fut gouverné par un grand-maître; les statuts étaient austères, et les chevaliers rendirent de grands services à l'Espagne dans ses longues guerres contre les Maures. L'institut alla croissant en puissance jusqu'au règne de Charles-Quint; mais alors,

rendu inutile par l'expulsion des Maures, le titre de chevalier devint une dignité plus honorifique que réelle.

Outre les vœux ordinaires, les chevaliers faisaient vœu de défendre l'immaculée conception de la très-sainte Vierge.

Ils portaient un manteau blanc, orné d'une croix rouge fleurdelisée.

On comptait aussi en Espagne des religieuses de l'ordre de Calatrava.

M<sup>me</sup> EVELINE RIBBECOURT.

## BIBLIOGRAPHIE.

*Précis de l'Histoire de la Révolution et de l'Empire*, par Camille Rousset, professeur d'Histoire au lycée Bonaparte.

2<sup>e</sup> article.

Nous allons, mesdemoiselles, suivre M. Camille Rousset dans son récit animé de la réaction thermidorienne. Il arriva après le 9 thermidor ce qui arrive après toutes les révolutions violentes : malheur aux vaincus; les victimes deviennent bourreaux à leur tour, et chacun se venge de ce qu'on lui a fait souffrir... aussi la lutte fut-elle encore sanglante; la Convention se divisa en deux partis qui cherchaient à se renverser mutuellement, et qui, pour y parvenir, ne s'arrêtaient devant aucuns moyens. Le tableau que fait M. Rousset de l'agitation et des désordres de la Convention est vif, rapide, et donne une idée juste de la furie et de la folie de cette cruelle et ridicule époque.

La réaction s'était opérée aussi dans les usages, dans les costumes. Les femmes, fatiguées d'avoir été forcées de porter pendant la terreur le bonnet rond et la camisole d'indienne, s'habillèrent à l'antique,

elles chaussèrent le cothurne, revêtirent la tunique et la chlamyde, et se coiffèrent à la grecque; les hommes quittèrent avec empressement l'ignoble carmagnole, et outrèrent leur costume jusqu'au ridicule.

« Les mœurs de ce temps, dit M. Rousset, avaient quelque chose d'excessif comme la politique elle-même. A peine rouverts, les salons de Paris s'étaient empressés de mettre la réaction à la mode : les fils, les filles de ceux qui avaient péri sur l'échafaud dansaient en deuil *au bal des victimes* (1); on saluait à la *victime* (2); on s'habillait à la *victime*. Le siècle de Voltaire tenait à se montrer sceptique et railleur jusqu'au bout. *L'Orateur du peuple*, journal où Fréron poursuivait de ses sarcasmes la *canaille révolutionnaire*, donnait le ton aux *muscadins*, à la *jeunesse dorée*. Quand on se pressait dans les salons élégants de Tallien, l'an-

(1) Pour y être admis, il fallait prouver qu'on avait eu au moins un proche parent exécuté.

(2) On avançait la tête, puis on la laissait tomber brusquement sur la poitrine.



cien dictateur de Bordeaux, devenu le chef de la réaction thermidorienne, pour quêter un sourire de madame Tallien ou de quelque autre beauté moderne, soi-disant vêtue à l'antique, on pouvait bien chaque matin étudier les bons mots du soir dans la feuille rédigée par Fréron, l'ancien procureur de Toulon. Cependant il faut dire à l'honneur de la jeunesse dorée, qu'elle ne se contentait pas de danser et de rire ; elle agissait vigoureusement. Chaque jour, des collisions éclataient aux Tuileries, au Palais-Royal, dans les sections, dans les rues, entre ces jeunes gens et les vieux terroristes ; ceux-ci, battus presque toujours, allaient exhaler leur colère et montrer les stigmates de la réaction dans leurs clubs. »

Vous le voyez, la tranquillité se trouvait loin d'être rétablie ; ce n'était plus la terreur, mais d'un côté c'était la soif de la vengeance, de l'autre c'était le ridicule et le mépris des pouvoirs. On jeta dans un égout de la rue Montmartre le corps de Marat qu'on avait porté en triomphe au Panthéon peu de temps auparavant. Les anciens proscriptionnaires allaient remplacer dans l'exil ceux qu'ils avaient proscrits.

« Les choses de la révolution, ajoute l'auteur, ne subissaient pas de moindres vicissitudes que la fortune des hommes. Toutefois, c'était là où la Convention avait le plus de torts à réparer, qu'elle se montrait le moins réactionnaire. En rétablissant la liberté des cultes, mais sans donner aucun salaire à leurs différents ministres, et sans autoriser la publicité des cérémonies religieuses, elle se contentait de modifier les décrets du comité de salut public sur les fêtes décadaïres ; la musique et les danses, mêlées aux exhortations morales, donnaient à ces fêtes une tournure païenne qui pouvait rappeler aux esprits mécontents la mythologie du peintre David et la liturgie de Chaumette. Heureusement nous pouvons enregistrer des mesures plus sérieuses ; la complète

abolition des réquisitions et du maximum, la libre circulation du numéraire, la levée du séquestre sur les valeurs négociables appartenant au commerce étranger, etc. ; on détruisait pièce à pièce les moyens révolutionnaires ; on s'occupait de relever l'agriculture, le commerce, les manufactures, les travaux publics ; on projetait de percer des routes, de creuser des canaux ; les arts et les sciences, proscrits sous le régime précédent, sans doute comme inutiles et contraires à l'égalité, commençaient à renaître ; les jeunes gens s'empressaient au cours du lycée, autour d'un professeur célèbre, la Harpe ; la Convention décrétait tout un système d'instruction publique, relevait les Académies sous le nom d'Institut, créait l'École polytechnique, l'École normale, le Conservatoire des Arts et Métiers, le Muséum, etc. ; c'était la plus noble manière de réhabiliter la Convention, mais il était trop tard... Fille de l'anarchie, il lui manquait cette force vitale que les gouvernements bien constitués puisent dans leur principe, qui est l'ordre ; rien ne pouvait guérir cette consommation morale qu'elle avait héritée de sa mère, mal de famille qu'on retrouve chez tous les pouvoirs qui n'ont d'autre origine que l'insurrection. Mais, avant d'assister aux dernières convulsions qui soulèvent son agonie, allons chercher la vie, la force et la gloire, là où règnent l'obéissance, l'ordre et la discipline... dans les armées. »

Ici l'auteur, pour nous consoler des hideux tableaux qu'il a déroulés sous nos yeux, nous fait suivre pour ainsi dire pas à pas nos glorieuses armées qui, privées de tout, sans pain, sans solde, sans souliers, presque sans armes, allaient victorieusement porter la guerre au sein même des ennemis coalisés contre la république ; il nous fait voir à l'horizon poindre déjà cet astre qui devait plus tard embraser l'Europe de ses brûlants rayons. Il nous montre Bonaparte dans la foule de ces



généraux qui devaient un jour être ses lieutenants et briller d'un reflet de sa gloire. Cette partie du récit de M. Rousset est pleine d'intérêt. De là il nous transporte dans la Vendée ; peut-être, selon nous du moins, l'auteur ne donne-t-il pas assez de place à l'histoire de cette guerre fatale que Napoléon appelait une *guerre de géants*. La Constitution de l'an III fut proclamée après des luttes sanglantes, et commença l'ère du Directoire. Voici comment l'auteur caractérise cette époque :

« L'époque du Directoire est une de ces périodes crépusculaires, incertaines, comme on en trouve aux âges de transition ; ce n'est plus l'ère politique de la révolution, ce n'est pas encore l'ère triomphale du despotisme militaire, mais on sent déjà l'influence de plus en plus irrésistible des armées victorieuses. L'intérêt, que ne retient plus le spectacle tumultueux des grandes assemblées délibérantes, se tourne volontiers vers les champs de bataille. C'est là qu'il va chercher les mouvements rapides, les inspirations soudaines, les victoires éclatantes, les grandes œuvres de la diplomatie, le génie de l'organisation, comme celui de la guerre, jusqu'aux émotions imprévues d'une éloquence saisissante. Quel singulier contraste entre la vigueur au dehors et la faiblesse au dedans !... Le Directoire, en effet, c'est l'intrigue et la dépravation mêlées de quelques vellétés de despotisme, un système de conspirations et de coups d'État, les petites passions après les grandes. »

Le chef du Directoire, Barras, inocula à la république la corruption et la débauche : on ne parlait alors que des orgies du Luxembourg ; ce fut une époque de dépravation et de folies dont l'auteur voile les détails avec juste raison.

Vous croyez peut-être, mesdemoiselles, que nos socialistes d'aujourd'hui ont inventé leurs détestables utopies, détrompez-vous. Voici ce qu'on lit dans l'ouvrage de M. Rousset :

« Un certain Gracchus Babeuf, forcené Jacobin, se plaisait à dépasser les violences de Marat dans un journal intitulé : *Le Tribun du Peuple*. Le but de sa doctrine était : le bonheur commun ; le moyen : le renversement de la société, les vengeances du pauvre contre le riche, le pillage, le plus bas communisme. Robespierre est tombé, disait-il, parce qu'il n'a pas eu le courage de prononcer le mot suprême : la loi agraire. »

Vous voyez qu'il a fait école, et que nos communistes ne sont que des plagiaires. Ce Babeuf avait aussi organisé un vaste complot qui devait éclater en Europe au cri du *bonheur commun*. Il fut découvert, et Babeuf condamné à mort.

« Malheureusement, ajoute M. Rousset, l'hydre du communisme devait survivre : Babeuf s'en vantait insolemment dans une lettre cynique et menaçante écrite aux membres du directoire : « Je suis le chef d'une secte formidable que vous ne détruirez pas en m'envoyant à la mort, et qui, après mon supplice, n'en sera que plus irritée et plus dangereuse. Vous n'avez qu'un seul fil de la conspiration ; ce n'est rien que d'avoir arrêté quelques individus, les chefs renaîtront sans cesse. » Fatale prédiction que la vigilance et l'énergie de la société doivent s'appliquer sans cesse à combattre ! »

C'est après la funeste campagne d'Allemagne que Bonaparte partit comme général en chef de l'armée d'Italie, quelques jours seulement après avoir épousé M<sup>me</sup> de Beauharnais, connue depuis pour sa grâce et sa bonté, sous le nom de l'impératrice Joséphine. C'est l'immense gloire qu'il recueillit dans cette admirable série de victoires éclatantes qui porta le jeune général, quelques années après, sur le plus beau trône de l'Europe, et le couvrit de la pourpre des Césars.

M. Rousset raconte avec une vive énergie cette suite de triomphes qui illustrèrent pendant deux ans les armes de la France.



Il en suit le héros pas à pas, et, dans ce récit, son style est empreint de cette activité, de cette concision que Bonaparte apportait à toutes ses opérations. Il nous le montre tour à tour soldat intrépide, habile général, profond diplomate, généreux pacificateur, savant négociateur, artiste intelligent, enrichissant la France des chefs-d'œuvre des grands maîtres de l'Italie, et méritant enfin pour l'armée qu'il avait commandée pendant ces deux immortelles années, l'inscription glorieuse et laconique qui résumait toutes ses gloires.

Cette inscription se lisait sur un magnifique drapeau offert à l'armée d'Italie à son retour; elle était ainsi conçue :

« L'armée d'Italie a fait 150,000 prisonniers; elle a pris 170 drapeaux, 550 pièces d'artillerie de siège, 600 pièces de campagne, 5 équipages de pont, 9 vaisseaux, 12 frégates, 12 corvettes, 18 galères. — Conclu des armistices avec les rois de Sardaigne, de Naples, le pape, les ducs de Parme, de Modène. — Préliminaires de Léoben. — Convention de Montebello avec la république de Gènes. — Traités de paix de Tolentino, de Campo-Formio. — Donné la liberté aux peuples de Bologne, de Ferrare, de Massa Carrara, de la Romagne, de la Lombardie, de Brescia, de Bergame, de Mantoue, de Crémone, d'une partie du Véronais, de Chiavanna, de Bormio et de la Valteline; aux peuples de Gènes, aux fiefs impériaux, aux peuples des départements de Corcyre, de la mer Égée et d'Ithaque. — Envoyé à Paris les chefs-d'œuvre de Michel Ange, du Guerchin, du Titien, de Paul Véronèse, du Corrège, de l'Albane, des Carraches, de Raphaël, de Léonard de Vinci, etc. — Triomphé en 18 batailles rangées, livré 67 combats. »

Pendant que Bonaparte accomplissait ces grandes choses, le Directoire gâtait tout à l'intérieur, et, comme le dit M. Rousset, son œuvre était plus facile à énumérer : des intrigues, un coup d'État et la banque-

route. Les intrigues et la bassesse ne pouvaient être du goût de Bonaparte; d'ailleurs l'empressement dont il était l'objet était suspect au Directoire, qui, pour s'en débarrasser, lui offrit un commandement; il demanda l'Égypte : « Les grands noms, disait-il, ne se font qu'en Orient. » Il partit, et là encore la fortune le suivit. En passant il s'empare de Malte, puis il débarque près d'Alexandrie, et de victoire en victoire, est bientôt maître de l'Égypte.

Mais tandis qu'il triomphait au pied des Pyramides, le Directoire avait détruit à l'extérieur tout ce qu'avait fait Bonaparte. Une nouvelle coalition plus redoutable que la première menaçait la France, qui était à deux doigts de sa perte. Bonaparte n'hésite pas, il quitte l'armée d'Égypte, arrive en France sans y être attendu, renverse le Directoire, met en fuite le conseil des Anciens, les Cinq-Cents, et forme un consulat composé de trois membres : Bonaparte, Siéyes et Roger-Ducos. C'est ce grand mouvement qu'on appelle le 18 brumaire.

L'auteur, pour caractériser cet événement, cite l'opinion de M. de Barante, qui dit en parlant du 18 brumaire : « Ce ne fut pas l'attentat d'un général ambitieux qui détruisit la République, elle tomba en ruines entre les mains de ceux qui l'avaient fondée, constituée, gouvernée. »

Cette rapide et incomplète analyse du sérieux travail de M. Rousset vous donnera, je l'espère, mesdemoiselles, le désir de lire l'ouvrage entier. Vous y trouverez ce qui est indispensable dans un précis historique, la concision, l'exactitude. Point de réflexions oiseuses, des faits coordonnés avec art, et un style élégant, sans emphase; vous avez pu en juger par les citations.

M. Camille Rousset nous promet une seconde partie qui contiendra l'histoire du consulat et de l'empire; nous l'attendons avec impatience... puissions-nous ne pas attendre longtemps !

A. JADIN.



## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### CANZONE.

La Speranza è sempre verde,  
Negli affanni mai si stanca :  
S'ogni cosa al mondo manca,  
La Speranza mai si perde.

Può ben tor via la fortuna  
Stati, onori, ogni altro bene;  
Non può tor con arte alcuna,  
Questa idea che ne mantiene.  
Mentre questa ne sostiene  
La fortuna ci rinfranca.  
S'ogni cosa al mondo manca,  
La Speranza mai si perde.

Questa santa e dolce speme,  
Fa leggiera ogni fatica;  
Fa gittar in terra il seme,  
Per ricoglier poi la spica,  
Di di in di pasce e nutrica  
Nostra mente, e ci rinfranca.  
S'ogni cosa al mondo manca,  
La Speranza mai si perde.

Quando il miser si dispera,  
La Speranza parla e dice:  
Sta sù, tieniti, vivi e spera,  
Che sarai ancor felice.  
Quando è verde la radice,  
L'arbor secco si rinfranca.  
S'ogni cosa al mondo manca,  
La Speranza mai si perde.

Acciò moran volentieri,  
La Speranza grida forte :  
State franchi, state interi,  
Con voi vengo fino a morte;  
Condurovi con mia sorte  
A quel ben che mai non stanca.  
S'ogni cosa al mondo manca,  
La Speranza mai si perde. ]

SERAFINO DALL' AQUILA.

### CHANSON.

Toujours jeune, toujours verte, l'Espérance  
se conserve au milieu des fatigues. Que tout  
manque à l'homme, il lui reste l'Espérance.

Que la fortune nous prenne tout, honneurs,  
places et biens, elle ne pourra, par aucun arti-  
fice, nous enlever cette compagne fidèle qui en-  
tretien notre courage. Avec son appui, la for-  
tune reviendra vers nous.

Que tout manque à l'homme, il lui reste  
l'Espérance.

Le doux et saint espoir allège toute lassitude;  
il suit le laboureur au milieu des sillons et  
l'aide à ensemençer la terre dont il doit plus  
tard moissonner les épis. Chaque jour, il nourrit  
notre esprit, alimente notre âme et renouvelle  
nos forces.

Que tout manque à l'homme, il lui reste  
l'Espérance.

A l'infortuné qui se désespère, l'Espérance dit :  
Courage!... ne te laisse pas abattre!... il faut  
vivre! espère, songe encore au bonheur!... Tant  
que la racine est verte, l'arbre desséché peut  
renaitre.

Que tout manque à l'homme, il lui reste l'Es-  
pérance.

A ceux qui appellent la mort, l'Espérance dit  
avec énergie : Soyez fermes!... conservez toutes  
vos forces, je vous accompagnerai jusque dans  
la tombe, et, suivie de mes consolations, je vous  
conduirai moi-même dans l'autre vie, au milieu  
de ces biens d'une jouissance éternelle dont les  
élus ne se lassent jamais!...

Que tout manque à l'homme, il lui reste l'Es-  
pérance.

ERNEST LAVIGNE.



## LES ÉPINES D'UNE COURONNE.

Herminie de Lescours avait reçu de la nature tous les dons qui peuvent plaire et fixer. La beauté qui séduit d'abord, la grâce et l'esprit qui rivent les fers dorés d'une première admiration. Restée orpheline dès son enfance, elle avait été confiée à l'un de ces hommes probes et bons qui prennent au sérieux leurs devoirs. M. Darnay, seul et sans famille, avait reporté sur Herminie tout ce que son cœur renfermait d'affection; mais cette affection, comme toutes celles qui sont vraies et sincères, était dangereuse, car elle était enthousiaste, complaisante, et par conséquent aveugle:

Herminie, dont l'imagination s'exaltait facilement, frappée des beautés de la nature, émue par l'harmonieux langage des poètes dont elle lisait les œuvres, voulut être poète aussi, elle fit des vers; et les applaudissements de son tuteur et de ses amis flattant ses prétentions littéraires, elle se crut appelée à briller sur un plus vaste théâtre. Le calme et modeste séjour de la campagne ne lui convint plus, elle voulut venir à Paris.

La saison avancée servit de prétexte à ce voyage. Dans Paris où tout commence par l'engouement et finit par l'abandon, où l'idole du jour jouit à peine d'un lendemain, où l'on vous oublie d'autant plus facilement qu'on vous a plus vivement recherché, la présence d'Herminie fut presque un événement. On se disputa l'honneur de recevoir cette dixième muse, et des applaudissements frénétiques éclatèrent d'abord lorsqu'elle daigna lire quelques-uns de ses vers.

Il y a dans cet encens quelque chose de si enivrant pour l'amour-propre d'une jeune fille, quelque chose de si entraînant,

qu'Herminie n'y put résister; elle savoura ses triomphes avec toute l'ardeur de son âge, elle crut à la sincérité des éloges qu'on lui prodiguait, et qui, nous devons le dire, étaient souvent mérités.

Au nombre des adorateurs d'Herminie, il s'en trouvait un qui, par son rang dans la société et par sa fortune, était un excellent parti, Oscar de Tavanne; lui aussi, il aimait la poésie; lui aussi, il faisait des vers; lui aussi, il avait été gâté par les compliments des flatteurs. Herminie, bonne et franche dans son affection, crut trouver dans Oscar un guide, un maître, elle lui soumit quelques-uns de ses essais, il n'en parut pas très-content, et fit beaucoup de remarques assez sévères. Elle redoubla de zèle, mais plus elle croyait avoir bien fait, plus la censure était vive; dans les discours d'Oscar, dans ses remontrances, il régnait un ton de contrainte qui frappa Herminie; elle remarqua surtout qu'après quelques éloges il lui conseillait toujours de garder pour elle ses pensées, et de ne pas les publier.

Les femmes ne peuvent guère, si naïves et modestes qu'elles soient, se défaire d'un certain instinct de finesse, d'un tact d'observation qui les abandonnent rarement. Il lui sembla que le poète, au lieu de se réjouir de ses progrès, paraissait en souffrir; elle s'attacha à repousser cette idée désespérante; mais cependant, par suite de ce mouvement qui nous porte toujours à chercher même ce qui doit nous chagriner, Herminie voulut s'assurer de ce qu'elle redoutait.

L'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, cette création de Clémence Isaure, avait donné pour programme de concours, une Ode à la Vierge. Le désir d'obtenir un succès qui devait avoir quelque reten-



tissement dans la société, engagea Herminie à traiter ce sujet. Si elle obtenait la couronne, elle espérait qu'alors Oscar, fier de son triomphe, lui rendrait justice, et qu'il l'aimerait davantage.

Elle travailla donc avec ardeur, et mit à la confection de son œuvre cette persévérance et ce soin indispensables pour réussir. Son ode fut empreinte d'un caractère religieux, d'un amour pur et sacré que relevaient encore l'élévation de la pensée, le choix des expressions et la suave harmonie des vers.

Pour que son succès ait plus d'éclat, ou que sa chute soit moins sensible, elle ne voulut pas consulter Oscar, elle ne se confia qu'à son tuteur, qui fut enthousiasmé de cette idée, et qui, ne doutant pas du triomphe de sa pupille, se chargea de faire parvenir son ode à sa destination.

Pour devise, Herminie mit sur son œuvre ces vers qu'elle emprunta à un de ses meilleurs modèles, à madame Amable Tastu :

Toi, fille de la nuit, quand les ombres fidèles,  
Des champs aériens rembrunissent l'azur,  
Sans éclipser tes sœurs, tu répands auprès d'elles

Un feu tranquille et pur.  
Une gloire semblable est la seule où j'aspire,  
C'est d'un pareil destin que mon cœur est jaloux.

Désignée par ces vers, qui prouvaient la modestie de l'auteur, l'ode fut envoyée à Toulouse, et le plus profond secret fut gardé sur cet envoi.

Herminie regretta peut-être au fond du cœur d'avoir manqué de confiance envers Oscar ; elle se reprocha sans doute de ne lui avoir pas demandé ses conseils ; ce qui le ferait croire, c'est que pendant quelque temps elle refusa de lire ses vers, et que, quelques instances qu'on fit près d'elle, elle résista, et laissa à Oscar les honneurs de ses soirées littéraires.

A partir de ce moment, Oscar parut plus empressé près d'Herminie ; il y eut moins de contrainte dans ses manières ; il devint affectueux, galant, et bientôt le pro-

jet d'une union entre Oscar et Herminie ne fut plus un secret pour personne. Ce qui charmait surtout le bon tuteur d'Herminie, dans ce projet, c'était l'espoir ou plutôt la certitude qu'il avait que le succès de sa pupille augmenterait encore l'amour d'Oscar, et qu'il serait fier de s'unir à celle qui obtiendrait la couronne des Jeux Floraux.

Aussi quelle fut sa joie lorsqu'il reçut de Toulouse un paquet qui contenait le lys d'argent, la couronne de laurier et le diplôme constatant le succès de la jeune muse ! Herminie avait vaincu ses rivaux, elle avait obtenu le prix. M. Darnay voulut donner au triomphe de sa pupille tout l'éclat, toute la solennité possible ; il annonça donc pour le surlendemain une grande soirée à laquelle il convia une nombreuse et brillante société.

M. Darnay voulut que, dans cette soirée, Herminie parût avec tous ses avantages, qu'elle joignît au charme de son talent tous les attraits de la toilette ; il fut coquet pour sa pupille, habituellement simple dans ses atours. C'était Oscar qu'il voulait surprendre, qu'il voulait enchanter tout à la fois par les yeux et par les oreilles, car rien n'est plus séduisant qu'une jeune et belle femme, lisant avec âme, avec inspiration, les vers harmonieux qu'elle a composés ; c'était Corinne au cap Mitylène qu'il rêvait, c'était sur Oscar qu'il voulait juger de l'effet de la grande nouvelle.

Au jour indiqué, lorsque la brillante société fut rassemblée, le bon tuteur, dont la joie avait peine à se contenir, s'avança d'un air triomphant, et, tirant du coffret, où elles étaient renfermées, la fleur d'argent et la couronne de laurier envoyées à sa pupille, il lui offrit la fleur et lui plaça la couronne sur la tête, en proclamant l'éclatant succès qu'Herminie venait d'obtenir, comme le disait la lettre d'envoi, à l'unanimité sur tous ses concurrents.

Des applaudissements éclatèrent de toutes parts, et l'on demanda à grands cris



la lecture de l'ode qui venait de mériter le prix. Il fallut céder, et Herminie, maîtrisant à peine son émotion, dut se préparer à un nouveau succès.

Mais avant, ses yeux parcoururent le salon, son regard chercha Oscar, elle l'aperçut... il avait l'air pensif et soucieux. Elle commença sa lecture; elle lut avec âme, avec expression, et faisant passer dans le cœur de ses auditeurs les sensations qu'elle éprouvait si vivement, elle sut toucher, attendrir... Lorsqu'elle cessa de parler, il régna quelques instants de ce silence qui succède toujours aux émotions profondes. Bientôt les applaudissements éclatèrent, Herminie fut entourée, félicitée par tout le monde, les compliments lui furent prodigués de toutes parts; mais au milieu de tous ces hommages, de toutes ces félicitations, la seule approbation qu'elle ambitionnait, la seule qui eût pu réellement la flatter, la récompenser, donner un prix inestimable à son triomphe, lui manquait... Oscar ne vint pas mêler sa voix à celles qui vantaient son talent... Oscar n'était plus là!

Dès lors sa joie s'évanouit, toutes ces félicitations lui devinrent à charge, elle aurait voulu pouvoir s'y soustraire, elle maudissait son triomphe, elle commençait à sentir les épines de la couronne qu'elle portait, et déplorait une expérience qui devait être si funeste à son bonheur.

Enfin, elle se trouva seule; oh! c'est alors que, le cœur oppressé par mille douleurs, elle comprit ce que la vanité littéraire peut avoir de douloureux pour une femme; elle se soulagea en répandant des torrents de larmes. Que de tristes pressentiments vinrent l'assaillir! elle avait demandé le bonheur à la gloire, et c'était la gloire qui lui enlevait le bonheur... quelle cruelle et amère déception! L'illusion n'était plus possible; le départ d'Oscar au moment où elle était l'objet de tant de compliments flatteurs, réveilla dans son esprit le souvenir du froid accueil que tant

de fois il avait fait à ses premiers essais, du soin avec lequel il cherchait à l'engager à ne pas faire connaître ses poésies; elle comprit alors que tout était fini entre elle et Oscar: il avait pu aimer la femme jeune et belle, il n'aimait pas le poète; ce charme si doux, ce penchant délicieux qui l'entraînait vers l'une, cédait à un amour-propre froissé; cette passion qu'il lui peignait si vive et si tendre, n'avait pu tenir contre quelques succès de salon, contre une vanité blessée.

Herminie passa toute la nuit à réfléchir. Déjà et sitôt désillusionnée, elle pesa dans son esprit, devenu plus calme, les chances de bonheur que lui offraient le silence de l'obscurité et l'enivrement de la gloire. Elle vit d'un côté le repos et la tranquillité, cette douce liberté qui, sans rendre tout à fait insensible au charme des arts, permet d'en jouir sans s'exposer aux écueils qui les environnent; de l'autre, l'envie, la jalousie, l'éclat brillant, mais souvent trompeur, du succès; l'humiliation de la chute... et son choix était arrêté quand le jour vint l'arracher à ses pénibles réflexions.

Quelques heures plus tard, Herminie se présentait chez son tuteur, qui était assis devant son bureau, et s'avançant d'un air gracieux et sérieux tout à la fois, elle lui dit: « Mon tuteur, voulez-vous m'épouser?

— Plait-il! s'écria M. Darnay, je n'ai pas bien entendu.

— Je viens, mon cher tuteur, reprit tranquillement Herminie, vous demander sérieusement si vous voulez m'épouser.

— Ma chère enfant, reprit M. Darnay, il ne serait pas bien et je vous crois incapable de vouloir tendre un piège à l'attachement que je vous ai voué; veuillez donc vous expliquer plus clairement.

— Eh bien, puisque vous l'exigez, je vous répéterai pour la troisième fois ma demande, mon cher tuteur, ne croirez-



vous pas faire un trop grand sacrifice en me donnant votre nom ?

— Mais y pensez-vous ?

— Oh ! j'ai bien réfléchi sur les conséquences que peut avoir pour le repos de ma vie ce que l'on veut bien appeler mon talent ; votre indulgence, les compliments vrais ou faux du monde m'entraînent, je le comprends, dans une voie dangereuse, perfide. Je crois qu'il serait bon, qu'il serait utile pour moi, pour mon avenir, que des occupations sérieuses me forçassent à ne regarder que comme un délassement mes travaux favoris.

Vous m'avez donné tant de preuves d'attachement, il y a si longtemps que j'ai l'habitude de vous aimer, que je suis persuadée que la plus extravagante des jeunes filles deviendra, grâce à vous, la plus heureuse des femmes.

— Je crains bien, ma chère amie, que vous ne vous trompiez sur la nature de vos sentiments à mon égard ; il y a entre l'attachement qu'on peut avoir pour un ami sincère et dévoué et celui plus vif qu'inspire un autre sentiment, une nuance difficile à décrire, et qui se comprend mieux qu'elle ne s'explique ; je ne veux pas entrer dans plus de détails, je vous laisserai tout le temps de la réflexion ; vous rendre heureuse a toujours été et sera toujours mon unique désir. Si cette idée que vous venez de me confier avec une franchise pleine de charmes, n'est qu'un caprice, que le résultat d'un moment de dépit, vous me le direz quand ce petit moment sera passé ; et vous me trouverez toujours disposé à faire, quelle que soit votre résolution, tout ce qui pourra vous être agréable ou utile. »

En ce moment un domestique entra, et remit une lettre à M. Darnay. « Voilà, dit-il, après l'avoir lue, ce qui m'explique bien des choses... Permettez-moi, ma chère amie, de vous lire cette lettre, elle vous donnera le mot de l'énigme que nous cherchons tous deux.

« Monsieur,

» J'ai admiré comme tout le monde le talent de mademoiselle Herminie, et j'ai compris sa vocation. Aussi ai-je pensé que la charger des soins prosaïques d'un ménage, ce serait arrêter dans son essor une muse qui doit un jour faire la gloire de la poésie française. Ne voulant pas que la postérité ait un pareil reproche à m'adresser, je vous prie, monsieur, de vouloir bien regarder comme non avenu tout ce qui avait été convenu entre nous.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» OSCAR DE TAVANNE. »

« L'impertinent ! s'écria M. Darnay.

— Remerciez-le plutôt, mon cher tuteur, c'est lui qui m'a ouvert les yeux.

— Ne soyez pas si reconnaissante, ma bonne amie, car je sais que cet intérêt si tendre n'est que le résultat d'un amour-propre froissé. J'ai su ce matin que M. Oscar, qui se mêle aussi de poésie, avait, comme vous, envoyé son ode au concours, il a échoué, il a été vaincu par vous ; de là sa fureur, son dépit, qui se trahit dans son insolente épître ; mais je lui en dirai ma façon de penser ; il faut démasquer ces sots, ces fats qui ne veulent permettre aux femmes aucune supériorité, il faut...

— De grâce, mon cher tuteur, qu'il ne soit plus question de tout cela. Je connais maintenant les épines d'une couronne, laissez-moi chercher un bonheur plus calme, plus doux et plus sûr... Occupons-nous de la demande que je vous ai adressée. »

Deux mois après, la jeune et jolie madame Darnay dirigeait avec un soin éclairé et une intelligence parfaite, la maison de son mari, l'une des plus recherchées de Paris ; elle avait tout réglé avec un ordre charmant ; elle apportait à tous ces détails une partie de son goût et de sa grâce. Elle était heureuse du bien-être, du bonheur qu'elle répandait autour d'elle, et



charmaient ses loisirs par des études et des travaux qui, sagement dirigés, faisaient de madame Darnay une femme d'autant plus remarquable qu'elle affichait moins de prétentions, et qu'elle avait le rare talent d'être supérieure sans le faire sentir.

A Dieu ne plaise, mesdemoiselles, qu'en vous racontant cette véridique histoire, notre intention soit de vous détourner des travaux auxquels le goût de la littérature et des arts pouraient vous porter ; il n'en est rien. Nous avons voulu seulement vous signaler un écueil dans une route si difficile. Le phare qui doit éclairer et guider le navigateur n'est pas placé pour l'engager à rester au port, mais pour le diriger, pour lui indiquer le meilleur et le plus sûr chemin, pour lui faire éviter les rochers contre lesquels il pourrait venir briser son bâtiment. Nous avons éprouvé trop de plaisir en lisant certains ouvrages au bas desquels

nous étions fiers de voir le nom d'une femme, pour ne pas rendre hommage à cette finesse de goût, à cette connaissance du cœur, de ses faiblesses, de sa bonté, de sa force, qui distinguent surtout les écrits sortis de la main de femmes qui font la gloire de leur sexe, pour les blâmer des douces heures que leurs œuvres nous ont fait passer. Mais, cependant, nous croyons remplir un devoir en répétant à celles qui seraient tentées de parcourir cette route dangereuse, les paroles d'une femme de beaucoup d'esprit et de talent, qui, n'ayant pas trouvé dans ses succès littéraires tout le bonheur qu'elle en espérait, disait avec beaucoup de sagesse : « Quand on est femme, il faut aimer les arts pour les plaisirs qu'ils donnent, et non pour la gloire qu'ils promettent. »

A. JADIN.

## LE LAC DE LA GARDE.

Nous quittâmes Milan le 6 mai 1848, et nous prîmes la route de Venise. La plaine se déployait dans toute sa richesse lombarde. La verdure était magnifique. Des deux côtés de la route, les arbres qui soutiennent les guirlandes de la vigne laissaient flotter au vent leurs blancs panaches. Les douces senteurs du printemps se répandaient dans l'air pur. La matinée était belle ; et cependant, malgré tout ce charme, nous commençons à trouver le chemin un peu monotone, lorsque des montagnes se montrèrent aux environs de Brescia, nous promettant ces accidents de terrain, ces imprévus, ces caprices de la nature qui plaisent tant à l'œil du voyageur.

De ce moment, plus nous avançâmes,

plus le paysage devint pittoresque. Ce fut une suite de collines variées, gaies, charmantes, qui semblaient sourire de loin à la tête neigeuse des Alpes, comme de jeunes filles à une vieille aïeule.

Le temps passe vite quand on court entre de belles collines : bientôt nous saluâmes Montebello, et nos cœurs français oublièrent cette attrayante nature pour songer au grand homme, à la patrie...

Le lac de la garde (*lago della Guardia*) put seul nous distraire et nous arracher à la mélancolie du souvenir. Arrivés sur les hauteurs qui le dominent, nous l'aperçûmes au loin, clair et paisible, doux au regard comme l'azur du ciel. Déjà il nous semblait en respirer la fraîcheur ; mais, à chaque instant, selon les accidents de la



route, il se dérobait à notre vue, puis se montrait de nouveau pour se cacher encore. C'était un jeu piquant qui excitait notre curiosité et notre intérêt.

Enfin, par une pente rapide, que les chevaux franchirent avec une infernale vélocité, nous arrivâmes à ses bords tant désirés. Notre conducteur eut le bon esprit de s'y arrêter pendant une demi-heure. Était-ce pour le besoin du service, voulait-il obtenir des voyageurs le tribut complet d'admiration que réclame ce remarquable site ? Ceux qui connaissent l'amour un peu trop exclusif des Italiens pour les beautés topographiques de leur pays pencheront pour cette dernière supposition.

Le lac de la Garde est situé dans un vallon entouré de montagnes graduées. Ses proportions sont si heureuses, que l'œil peut en embrasser tous les contours, mais sans être jamais arrêté brusquement par des hauteurs trop voisines. Ce n'est pas l'immensité ni une distribution parcimonieuse, c'est l'espace, sagement ménagé, qui laisse aux détails toute leur grâce sans les priver de ce charme fantastique qui naît de la distance et permet à l'imagination de produire ses rêves.

Le soleil était sur le point de se coucher lorsque, descendant de l'incommode voiture, nous nous dispersâmes sur les rives du lac. Devant nous posait un vaste amphithéâtre qui commence par des collines couvertes d'arbres et de villages, et s'élève à tel point que ses dernières lignes vont se perdre dans les nuages. Les derniers rayons du jour jouaient dans l'eau et s'émaillaient de mille nuances. On y voyait courir des perles et des diamants, des filets d'argent et d'or ; tandis que les parties que la brise laissait plus tranquilles offraient aux regards des lames de nacre et d'azur. Les nuages, accumulés dans le ciel orageux, s'empourpraient d'une part, s'assombrissaient de l'autre ; et leurs formes variées et bizarres s'encadraient dans les franges lumineuses du soleil qui

les débordait. L'onde reflétait à la fois leur éclat et leurs ombres. C'était comme une lutte de magnificence entre le lac et le ciel.

Les regards qui parcouraient cette scène splendide se sentaient invinciblement attirés par un point du paysage dont le sombre aspect contrastait avec le luxe de l'ensemble : c'était le lieu où le lac devient fleuve, et, se glissant à travers de mystérieux détours, entre les rochers bleus, aux arêtes aiguës, s'achemine dans les gorges qui conduisent au Tyrol.

Je m'oubliais à suivre de l'œil cette onde voyageuse ; j'aurais voulu l'accompagner dans sa pérégrination souterraine, malgré Venise qui m'appelait, lorsqu'un de nos compagnons de voyage s'approcha de moi, et, me montrant un vieux château qui formait presque à lui seul une des îles du lac : « Ce castel, me dit-il en italien-toscan, rappelle un triste et terrible souvenir.

— Une légende ?

— Non, une histoire.

— Est-elle écrite ?

— Non, signora, c'est une tradition, ce qui est bien plus authentique.

— Conte-moi cela, je vous prie. »

Un Italien, en pareil cas, se fait rarement prier.

« Il y a bien longtemps de cela, dit-il, c'était en plein moyen âge, un seigneur, dont on ne dit pas le nom, mais que j'appellerai Fosco pour l'intelligence de ma narration, était possesseur de ce manoir ; ce Fosco était marié à une jeune femme, belle et charmante, que je veux nommer Isabella. Tout le monde enviait le bonheur de Fosco ; et c'était un grand malheur pour Isabella, car les Italiens sont jaloux ! » dit le Toscan d'une voix sombre. Et il demeura un moment pensif, les yeux fixés vers la terre. On eût dit qu'il sondait son propre cœur. »

— Et l'histoire ? demandai-je.

— J'y suis, reprit le narrateur secouant



la tête comme pour éloigner d'importunes pensées.

« Fosco était plus jaloux encore que ceux de sa nation. Les plus simples paroles de sa compagne lui semblaient avoir un sens caché et coupable. Un regard errant au hasard, un sourire aux anges ou au ciel le jetaient dans de mortelles angoisses. Il s'offensait d'une parure qui avait peut-être pour but de lui plaire ; il en venait à incriminer la gaieté de la jeune femme, et sa mélancolie, et ses larmes, tout, jusqu'à ses bonnes œuvres.

Une méprise cruelle mit le comble à la fureur jalouse de Fosco. Un soir qu'Isabella rêvait à son balcon, un billet lancé près d'elle, au moyen d'une pierre, vint tomber à ses pieds. Ce fut avec un sinistre pressentiment qu'elle ramassa cet écrit et lut aux rayons de la lune :

« Isabella, ma sœur, descends vite, viens causer avec moi sous les cyprès, à côté de la grotte. J'ai offensé mon chef, et je suis militaire. Je ne puis fuir la mort que par l'exil. Viens recevoir mon adieu suprême, nous ne nous reverrons plus en ce monde.

» BEPPO VERONA. »

Isabella reconnut la signature et l'écriture de son frère, du meilleur ami de son enfance. Elle descendit précipitamment les degrés du balcon et courut au lieu du rendez-vous. Son premier mouvement fut d'anéantir le billet ; car elle savait que Fosco avait une prévention haineuse contre Verona, et un instinct secret lui disait de ne pas livrer son frère à son mari.

La jalousie veille toujours ! Fosco, l'œil fixé à une meurtrière du vieux castel, avait vu un jeune homme s'approcher du balcon, puis sa femme glisser comme une ombre à travers les marronniers du jardin ; l'émotion avait un moment paralysé ses membres ; mais bientôt la fureur lui rendit des forces, et il se mit à suivre la jeune femme, d'un pas à la fois hâtif et prudent.

A peine Isabella et Beppo avaient-ils échangé leur baiser fraternel qu'un frôlement de feuilles se fit entendre non loin d'eux.

« Beppo ! pars, ne perds pas une seconde, on vient... c'est lui !

— Mais par où fuir, Isabella... je vais le rencontrer sur ma route.

— Escalade la muraille ! » dit la jeune femme de plus en plus effrayée.

Beppo était agile, il baisa de nouveau le front de sa sœur, puis, en une seconde, elle le vit disparaître derrière le mur.

Il était trop tard ! L'implacable Fosco avait vu un homme et tenait Isabella à genoux, courbée sous sa main de fer, anéantie sous son regard de tigre.

« Quel est cet homme ? » dit-il d'une voix que la colère suffoquait.

Elle ne répondit pas.

« Quel est cet homme ? reprit-il avec plus de rage.

— Vous le saurez quand il sera sauvé, » dit la victime, qui trouva enfin dans son âme le courage du devoir.

Fosco voulut la tuer ; mais il craignit d'anéantir son secret avec elle, et il voulait ardemment connaître ce secret. Isabella le fit attendre pendant deux jours, malgré les injures, malgré les mauvais traitements qu'elle avait à subir. Lorsqu'elle parla, elle ne fut pas crue. L'affaire qui compromettait Beppo s'était passée à Naples, et dans le mystère ; le billet avait été déchiré en mille fragments et jeté dans le ruisseau. Tout accusait l'infortunée jeune femme. Beppo avait pris le chemin de la Suisse, mais sans qu'Isabella connût sa destination.

Fosco n'hésita pas dans son jugement. Il déclara la jeune femme coupable de trahison envers lui et prononça contre elle cette horrible sentence : Isabella devait mourir entre ces froides murailles que vous voyez là-bas... et mourir lentement... mourir de faim !...

La pauvre femme ne pouvait croire à



l'exécution d'un aussi monstrueux arrêt. Elle se laissa conduire à ce château, espérant que l'isolement serait la seule peine qu'elle aurait à subir; mais quand elle vit murer toutes les fenêtres de sa prison, quand elle entendit son mari donner aux maçons l'ordre de clore aussi la porte d'entrée, dès qu'il l'aurait franchie... force fut bien pour elle de croire à son funeste destin. Alors, elle pleura, elle supplia cet homme cruel, elle invoqua le nom de sa mère, le nom de Dieu... Ce fut vainement... Vainement elle s'attacha aux vêtements de son époux, et lorsqu'il lui dit un féroce adieu... il la repoussa si rudement qu'elle tomba sur le carreau, se frappa la tête et s'évanouit.

Lorsqu'Isabella revint à la vie, tout état consommé. Elle se trouvait enfermée vivante dans un véritable sépulcre sans issue... sans lumière...

Pour prolonger son agonie, sans doute, quelques aliments avaient été laissés dans le château. Elle le savait; l'instinct de la conservation les lui fit chercher, et, s'étant accoutumée à voir dans l'obscurité, elle les trouva sans beaucoup de peine. Isabella put ainsi soutenir sa triste existence pendant quelques jours encore; puis elle vit avec un effroi mêlé d'accès de joie fébriles et insensés arriver le moment où ses ressources allaient lui manquer.

Elle ne conservait plus aucune espérance et se résignait à mourir, lorsqu'une voix douce se fit entendre et prononça distinctement ces paroles sur un air connu dans le pays :

« Que la victime soit patiente,  
» Dieu lui enverra un sauveur. »

La voix venait de quelque barque et semblait circuler autour du château afin, sans doute, qu'Isabella pût l'entendre de quelque côté qu'elle se trouvât. La pauvre recluse ne put répondre par aucun signal, toutes les fenêtres du château étant solidement murées; mais elle chanta aussi pour faire comprendre qu'elle entendait; et, de

ce moment, elle reprit espoir et courage. Elle ménagea ses provisions, en comprimant les exigences de sa faim, pour que le mystérieux secours qui s'annonçait pût la trouver encore vivante. Le chant se fit entendre à plusieurs reprises, et la défaillante Isabella y puisa chaque fois des forces nouvelles.

Bien qu'elle n'eût pas d'horloge, la prisonnière avait ce sentiment instinctif qui mesure la durée. Un soir, elle comprit que l'heure où son libérateur l'avait accoutumée à l'entendre était depuis longtemps passée, et rien ne troublait le silence profond qui régnait à l'entour... Ce soir-là, elle venait d'achever ses provisions; elle se coucha pour mourir.

Mais, vers minuit, un bruit inaccoutumé se fit entendre non loin d'elle. Il semblait partir des entrailles de la terre; il s'y joignait comme un ébranlement du sol.

Le premier mouvement d'Isabella fut une grande terreur; et pourtant l'espérance rentra dans son cœur. Le bruit devint peu à peu plus distinct; enfin une dalle attenant à la chambre à coucher d'Isabella fut soulevée et retomba bruyamment sur le côté.

La jeune femme se leva avec un horrible battement de cœur; au même instant, elle aperçut une lueur et vit distinctement un homme qui marchait avec précaution en cherchant à reconnaître le lieu où il se trouvait.

« Est-ce vous, Fosco, qui venez me tuer? demanda Isabella en fermant ses yeux déshabitués de la lumière et s'appuyant à l'un des anneaux de fer qui étaient destinés à soutenir les torches aux murailles.

— Je viens vous sauver, madame, hâtons-nous! ne laissons pas arriver le jour... venez, je vous en supplie!... »

La jeune femme reconnut à ses inflexions pleines de douceur la voix qui lui avait annoncé sa délivrance.

« Qui êtes-vous? dit-elle avec émotion.



— Qu'importe, venez !

— Moi, suivre pendant la nuit un homme que je ne connais pas ! dit la pauvre jeune femme dominée encore, en ce moment suprême, par le souvenir des fureurs jalouses de son mari.

— Cet homme est revêtu d'un caractère qui peut vous donner confiance, dit l'inconnu ; et, dirigeant sur lui la lanterne qu'il portait à la main, il montra à la tremblante Isabella les vêtements d'un prêtre.

— O mon père ! dit la recluse en se précipitant à genoux.

— Sauvons-nous ! » dit celui-ci en l'entraînant à travers la voie souterraine qu'il avait créée de ses mains.

Une barque les attendait ; le prêtre prit les rames. Le jour s'annonçait au-dessus des monts par une légère ligne blanche.

Ils arrivèrent devant un couvent de femmes qui se trouvait alors sur la rive, du côté où nous sommes ; l'abbesse était prévenue ; la porte s'ouvrit ; Isabella, avant de dépasser le seuil, voulut au moins connaître le nom de son libérateur, de celui qui venait après tant de périls de lui sauver la vie, espérant pouvoir un jour lui en témoigner sa reconnaissance ; mais le digne prêtre lui répondit qu'ayant appris par la confession d'un des hommes qui avaient muré la porte du château du comte Fosco qu'il devait y laisser sa femme mourir de faim, il avait espéré avec l'aide de Dieu déjouer ce crime, et désirait rester inconnu...

« Adieu donc, mon père, lui avait répondu Isabella, moi aussi je veux rester inconnue, dans la crainte que mon époux ne vienne m'arracher de ce saint lieu où je veux passer ma vie à prier Dieu pour

celui qui n'a pas voulu croire à mon innocence. »

La porte du couvent se referma sur Isabella..... et le prêtre s'éloigna sur la barque.

Ici finit le récit du voyageur.

Cette chronique n'est pas le seul fait merveilleux qui se rattache au lac de la Garde.

On prétend qu'autrefois un village occupait l'espace qu'il remplit aujourd'hui. L'eau n'étant pas abondante dans le pays, un architecte proposa de creuser le terrain pour arriver à créer des fontaines. Les anciens du pays lui opposèrent une vieille tradition, affirmant que le village reposait sur un immense lac, et que l'issue une fois ouverte à l'eau, le village tout entier serait submergé.

L'architecte l'emporta sur cette prudence des vieillards qui semblait puérile. On exécuta des travaux tendant à trouver des sources ; mais, dès qu'on eut rencontré l'eau, l'irruption en fut si prompte, si furieuse, que les habitants, en masse, furent anéantis dans cette inondation.

L'architecte, qui arrivait en ce moment à cheval, rétrograda, dit-on, avec grande vitesse. Seul, il put échapper au désastre... peut-être pour le pleurer !

Quoi qu'il en soit de cette chronique, le cadre *del lago della Guardia* semble avoir été fait pour ses ondes ; et tous ces récits, vrais ou fabuleux, ajoutent un charme de plus à ses poétiques beautés.

M<sup>me</sup> ANGÉLIQUE ARNAUD.



## REVUE DES THÉÂTRES.

Il faisait le plus beau temps du monde; le long des Champs-Élysées et de l'avenue de l'Arc de Triomphe, stationnaient de nombreuses voitures; les terrains avoisinants étaient couverts de tables et de bancs sur lesquels avaient pris place les curieux forcés de devenir des buveurs pour payer ainsi la faveur de voir s'élever, au-dessus de l'Hippodrome, madame Poitevin, sur un cheval, enlevée par un ballon.

Nous suivîmes la foule qui entraînait dans l'enceinte; dix mille personnes au moins s'y trouvaient réunies. Un énorme ballon de taffetas gommé, couleur verdâtre, entouré d'une bande blanche sur laquelle étaient peints les douze signes du zodiaque, se balançait, retenu par des sacs de sable et par des hommes s'accrochant à des cordes. Dès que le gaz qui, par un conduit, sortait de dessous terre, eut rempli le ballon dont on noua l'étroite ouverture avec un large ruban de taffetas, un brillant orchestre se fit entendre; enfin, les barrières s'ouvrirent, et successivement nous assistâmes à des courses, à des jeux. C'étaient d'abord : les *Barberi du Corso, de Rome* : ornés de selles, de croupières, de bandeaux formés de drap de différentes couleurs qui retombaient en bandes étroites, des chevaux, abandonnés à eux-mêmes, luttèrent à qui arriverait à son but le premier.

— Puis de jeunes garçons, vêtus les uns en Turcs, les autres en Grecs, debout, chacun sur deux chevaux qu'ils guidaient. — Puis des écuyères, portant le costume des dames romaines, la tête ceinte d'une couronne de laurier, debout dans des chars, se défilèrent à la course... Le prix était un bouquet.

Voilà un tilbury qui va à Longchamp. Le monsieur a une redingote de drap noisette, le chapeau posé en arrière; il tient

les rênes; la dame a une redingote à pèlerine, en taffetas rose, une capotte pareille et un voile blanc; le jockey est assis derrière, les bras croisés, comme tout jockey bien appris... Ce sont deux singes et une guenon... leur gravité fait éclater de rire.

Voici deux cavaliers : Robert Macaire, le fusil en sautoir, suivi de son ami Bertrand, un parapluie sous le bras. Je ne vous décris pas leur costume, il est trop connu. Robert Macaire vient de voler un sac d'argent, il fait signe à son ami de faire le guet, descend de cheval, dépose son sac dans un coin, le recouvre de sable, et remonte en selle, au moment où Bertrand accourt lui annoncer l'arrivée de deux gendarmes à cheval. Ceux-ci demandent à Robert Macaire son passeport, il le leur présente; mais à trois fois il échappe de ses mains, à trois fois son cheval le ramasse. Les gendarmes, satisfaits de la régularité du passe-port, s'éloignent, et Bertrand les reconduit en leur faisant la nique. Macaire va reprendre son vol; le cheval le cherche, déterre le sac d'argent, et le rend à son maître. Celui-ci, apercevant un lièvre, le tue; c'est encore son cheval qui le ramasse... Mais le coup de fusil a attiré deux gardes-chasse; Robert Macaire se sauve, son cheval emportant le lièvre dans sa bouche... Il est pris, lui et son ami, et nous les revoiyons tous deux, chacun sur une roue, assis en face d'un autre criminel. Ces deux roues ont le moyen attaché sur un train de bois que tirent deux chevaux montés par des gendarmes; deux autres gendarmes les suivent, et, jugez de la position ridicule de ces misérables, les roues, ainsi traînées, tournent sur elles-mêmes et font basculer... c'est un mouvement à donner le vertige.



Voilà donc enfin le crime puni et les lois obéies ! Sous la royauté, il y aurait eu une émeute si l'on avait fait triompher les gendarmes et puni Robert Macaire ; sous la République, la police défend de rire des gendarmes, et la police a bien raison !

Après une course de jeunes jockeys, nous voyons venir le *Char du Printemps*. Quatre femmes à cheval le précèdent, représentant les quatre parties du jour ; quatre femmes les suivent, ce sont les quatre saisons. Le char est traîné par quatre chevaux blancs ; le jeune dieu, debout, un pied posé sur la terre, représentée par un globe couvert de fleurs, qui tourne sans cesse, guide ces quatre chevaux ; deux nymphes, appuyées d'une main chacune sur une de ses épaules, sont suspendues horizontalement dans les airs. Lorsque ce char passe, on ne voit que fleurs, que nymphes et gazes qui voltigent... C'est éblouissant, c'est étourdissant, c'est effrayant... et cependant, ces jeunes femmes vous sourient, vous saluent de la main, tandis que leur corps se balance dans le vide...

Mais voici un autre spectacle : ce sont quatre autruches montées par deux jeunes Bédouins et par deux jeunes Indiens qui courent la poste ; quatre chevaux montés de même courent aussi la poste derrière les autruches et ne peuvent les atteindre... Elles font de si grandes enjambées et vous regardent si hardiment en redressant leur petite tête emmanchée d'un long cou !

Un homme, couvert d'un tricot couleur de chair, arrive sur un cheval blanc ; il en descend et monte les petites marches de l'un des deux poteaux qui, dressés à trente pieds de terre, soutiennent une planche. Quand cet homme est sur cette planche, il en détache deux cordes, qui de l'autre bout sont attachées à deux autres poteaux, élevés en face à vingt-cinq pieds de terre, prend une corde de chaque main, s'élance... et traversant dans l'air un espace de soixante pieds, arrive juste sur une planchette suspendue par deux cordes, au milieu

de ces deux derniers poteaux. Les exercices de force, d'adresse, de courage que cet homme exécute sur cette planchette avec calme, avec grâce, sont indescriptibles.

Voici deux Chinois qui s'avancent à pied en frappant chacun sur un tam-tam. Des dames chinoises et des Chinois guerriers, lettrés, mandarins de tous les degrés, suivent à cheval, précédés d'étendards ; on n'entend que le tam-tam qui bourdonne et les pavillons chinois qui carillonnent. Cette procession s'étant placée sur trois des côtés de l'arène, du quatrième côté, laissé vide, on voit entrer une table traînée par des chevaux. De cette table s'élèvent, au milieu des fleurs, des branches dorées soutenant de larges plateaux ; sur chacun de ces plateaux, des femmes accroupies s'éventent ; des hommes jettent dans l'air des boules dorées qu'ils reçoivent dans leurs mains et rejettent en l'air. Le dîner terminé, la table se remet en marche, précédée et suivie de la procession qui s'éloigne au milieu du bourdon du tam-tam et du carillon des pavillons chinois.

A peine la barrière était-elle refermée que nous voyons des spectateurs qui s'élancent dans l'arène ; des sergents de ville les devancent pour les repousser... Je crains un accident.... un malheur.... Ce sont des curieux qui veulent s'approcher du ballon. En ce moment, une jeune dame, en amazone de casimir noir, coiffée d'un chapeau d'homme, s'avance, la cravache à la main, sur un cheval blanc, à tous crins ; cette dame a les lèvres un peu pâlies ; on lui parle, un léger sourire marque deux petits trous dans ses joues. Elle se place sous le ballon ; déjà son mari et un autre monsieur s'y trouvaient dans une profonde corbeille, attachée au-dessus d'elle ; le cheval, dont le corps est entouré de sangles, est aussitôt attaché sous cette corbeille, l'aéronaute commande de lâcher les cordes, et le ballon enlève notre amazone sur son cheval. Pauvre petite femme ! pauvre animal ! comme il passait sa langue sur ses



lèvres desséchées par la peur... comme ses  
jambes pendaient inanimées !

J'avoue que j'avais les larmes dans les  
yeux et l'effroi dans le cœur... Le lende-  
main, j'appris que les aéronautes avaient

fait un heureux voyage, et j'ai pu vous  
rendre compte de cet admirable spectacle,  
car aucun accident ne l'avait suivi.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## LA VEUVE DE SAREPTA.

Autrefois le Seigneur, protégeant son prophète,  
Dont le cœur était bon et la vertu parfaite,  
L'écartait des fléaux qui frappaient Israël,  
Et le faisait nourrir par les corbeaux du ciel.  
Le saint homme de Dieu, pendant ce temps si rude,  
S'en vint à Sarepta, paisible solitude,  
Où le bruit de ce monde et ses tristes clameurs  
Semblaient un faible écho de lointaines rumeurs.  
Là, d'une pauvre veuve, humble, bonne et fidèle,  
Qui n'avait plus, hélas ! qu'un seul fils avec elle,  
Il vit s'ouvrir pour lui le toit hospitalier,  
Comme on l'aurait ouvert à l'hôte familial.  
La veuve, dans ces jours de cruelle famine,  
Partagea le peu d'huile et le peu de farine  
Qui lui restait encore, avec l'homme inconnu,  
Auquel elle avait dit : Soyez le bienvenu !

Élie, en lui voyant une foi très-sincère,  
Lui dit : Ne craignez rien ; — cette affreuse misère  
Ne vous atteindra pas. Dieu veille sur vos jours ;  
Vos vases épuisés se rempliront toujours.  
— Et durant ces trois ans, ces trois ans de détresse,  
Tant que le sol maudit brûla de sécheresse,  
La veuve et l'orphelin, à l'abri du tourment,  
Ne manquèrent jamais d'huile ni de froment.

Comme cet homme saint dont la seule présence  
Conjurait le malheur, éloignait le danger,  
Mesdames, vous avez une douce puissance  
De défendre et de protéger.



Soyez à nos enfants, sur la terre d'épreuve,  
Ainsi que fut Élie à ceux qu'il visita ;  
Et nous vous bénirons, comme la pauvre veuve  
Et l'orphelin de Sarepta.

En visitant l'enfance, innocente infortune,  
En venant à la crèche, oh ! ne sentez-vous pas  
Se perdre et s'éloigner la pensée importune  
De tous nos troubles d'ici-bas ?

Le bien que vous ferez adoucira vos larmes,  
Rendra votre fardeau moins pénible et moins lourd ;  
Puis l'enfance est si douce et si pleine de charmes,  
Qu'une joie est dans son amour !

Cette vie est souvent le temps de la souffrance,  
Le temps de la rigueur et de l'adversité ;  
Pour y cueillir du moins quelques fruits d'espérance,  
Semons, semons la charité !

Oh ! ne vous laissez pas, car la misère est grande,  
Les temps sont douloureux, et nous comptons sur vous ;  
Oh ! ne vous laissez pas ! la plus modeste offrande  
Est si précieuse pour nous !.....

Donnez ! et ce bienfait réjouira vos âmes,  
Et sa douce rosée au loin se répandra.....  
Pour nos petits enfants donnez, donnez, mes dames,  
Et le bon Dieu vous le rendra !

Lui qui vous voit calmer cette douleur amère,  
Du pauvre qu'il bénit, du faible qu'il défend,  
Reste-t-il jamais sourd à la voix d'une mère,  
A la prière d'un enfant ?

M<sup>me</sup> \*\*\*

Inspectrice de la crèche Saint-Louis d'Antin.



EXPLICATION DE L'ENIGME GÉOGRAPHIQUE N° 8.

Avant la domination romaine, Grenoble dépendait du territoire des Allobroges. L'empereur Gratien changea son nom de *Cularo* en celui de *Gratianopolis*. Après la chute de l'empire romain, elle appartint successivement aux Bourguignons, aux Francs, puis aux Mérovingiens, aux Carolingiens, aux comtes de Provence, d'Albon, de Grésivaudan, et enfin aux dauphins du Viennois. — Humbert II, le dernier de ces seigneurs, en fit don à Charles VII, avec la province entière du Dauphiné, à condition que le fils aîné des rois de France porterait le titre de Dauphin (1). — Le parlement de Grenoble, créé par ce même Humbert II, fut longtemps très-célèbre : il se composait de dix présidents, cinquante-cinq conseillers, trois procureurs généraux et un avocat général. — Grenoble fut fortifiée par Vauban : elle est située au confluent de l'Isère et du Drac, torrent impétueux sur lequel se trouve un pont d'une seule arche, ayant cent quarante pieds de large et cent vingt de hauteur. De l'ancienne forteresse, appelée Bastille, on domine toute la vallée, et l'on aperçoit à l'horizon la chaîne des Alpes et la cime majestueuse du mont Cenis. — Grenoble a vu naître le chevalier Bayard, les métaphysiciens Condillac et Mably, le mécanicien Vaucanson, la célèbre madame de Tencin, le poète Gentil Bernard, et les orateurs Moutier et Barnave. — Le commerce de Grenoble est considérable : il consiste en gants, parfums, liqueurs, chanvres, soieries, draperies. — L'instruction publique est alimentée dans cette ville par une académie universitaire, un collège royal, une école de médecine et une école de dessin. C'est dans la bibliothèque du collège que l'on conserve

les poésies de Charles d'Orléans, qui fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, en 1415, et resta vingt-cinq ans captif en Angleterre. — Grenoble est la capitale du Dauphiné : cette province se glorifie de ses sept merveilles que Louis XI comparait aux sept merveilles du monde. Ces merveilles sont : — 1° *la Tour sans venin*, bâtie, dit-on, par Roland, et que fuyaient, suivant la tradition, tous les animaux venimeux ; — 2° *la Roche inaccessible*, très-large à son sommet, et qui va en diminuant graduellement jusqu'à sa base ; il paraît pourtant qu'on est parvenu plusieurs fois à la gravir ; — 3° *la Fontaine ardente*, qui doit son nom aux exhalaisons de gaz hydrogène dont elle est formée. Une ancienne croyance populaire faisait de la *Fontaine ardente* une bouche de l'enfer ; — 4° *les Cuves de Sassenage*. Ce sont deux grottes remarquables par leurs ouvertures en forme d'arcades. C'est dans la plus grande de ces grottes que la tradition plaçait la retraite favorite de la fée Mélusine. On montre encore la table de pierre sur laquelle elle prenait ses repas, servie par des sylphes ; une belle cascade, formée par le torrent de Germe, en occupe le milieu ; — 5° *la Grotte de Notre-Dame de la Balnie*. C'est une caverne contenant plusieurs salles ornées de stalactites, de cascades, de canaux et d'un petit lac portant bateau ; — 6° *la Fontaine vineuse*, ainsi nommée à cause du goût vineux de son eau minérale ; — 7° *le Pré qui tremble*, ce pré est situé sur le lac de Pelleautier, à une lieue et demie de Gap. Un chroniqueur du Dauphiné prétend que, de son temps, pour faucher ce pré, on l'attirait au bord du lac avec des filets, et qu'il retournait ensuite se placer de lui-même au milieu de l'eau. Mais nous ne sommes pas forcés de croire à cette assertion.

(1) Louis XI fut le premier qui porta ce titre.

M<sup>lle</sup> NANCY THOMAS.



MELANGES.

LA SAINTE-CHAPELLE.

On comptait autrefois quatre ou cinq chapelles dans l'enclos du Palais, où, selon une façon de parler proverbiale, il se disait autant de messes qu'en cour de Rome; mais, comme l'esprit de caste, qui divisait alors toutes les classes de la société, ne s'effaçait pas même devant l'égalité évangélique, chaque ordre privilégié voulait avoir au moins un banc-d'œuvre réservé pour faire ses dévotions; et la royauté, afin d'éviter le contact des clercs et des légistes qui affluaient vers elle à la faveur des cérémonies religieuses, s'isola dans une chapelle spéciale, qu'on nomma *sainte* à cause de cette destination royale; car, à cette époque, tout ce qui appartenait à la couronne prenait un caractère sacré et inviolable.

Vers l'an 1030, le bon roi Robert, qui n'avait de commun avec Charlemagne que son goût pour le plain-chant et la composition des hymnes latines, fonda, dans une des cours du Palais qu'il habitait, une chapelle sous l'invocation de saint Nicolas.

Cette chapelle fut rebâtie, cent ans après, par Louis le Gros, et disparut plus tard tout à fait, pour faire place au noble et gracieux édifice de la Sainte-Chapelle, cachée, aujourd'hui encore, derrière les bâtiments du Palais qu'elle domine de son grand comble d'ardoise, autour duquel des animaux ailés et fantastiques semblent prêts à prendre leur vol et à se détacher des clochetons sculptés.

Le pieux roi Louis IX, ayant acheté de Baudouin, empereur de Constantinople, un morceau de la vraie Croix, la Couronne

d'épines de Jésus-Christ et quelques autres monuments plus ou moins authentiques de la Passion, ne jugea pas sa chapelle digne de servir de tabernacle à ces reliques, qu'il transporta sur ses épaules depuis le faubourg Saint-Antoine jusqu'au Palais, marchant pieds nus, vêtu de laine, et la tête découverte, parmi les acclamations du peuple, le chant des psaumes et le carillon des cloches, il ordonna donc, dit un chroniqueur, *que l'on commençât à bâtir une chapelle d'une merveilleuse beauté, qui méritât de renfermer de si grands trésors.*

Le nom de l'architecte que l'on choisit répondait d'un chef-d'œuvre. Pierre de Montreuil, qui venait d'achever l'admirable chapelle de Notre-Dame dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, se surpassa lui-même par la hardiesse et la légèreté de cette nouvelle église: ainsi, les hautes voûtes en ogives, quoique reposant sur de légères colonnes latérales, et n'étant soutenues par aucuns piliers à l'intérieur, ont résisté non-seulement à cinq siècles, mais encore au violent incendie de 1630, qui dévora le toit et la flèche, sans ruiner les voûtes de fond en comble.

Cette construction originale et singulière se compose de deux chapelles superposées, égales en étendue, sinon en hauteur: l'une était appliquée à l'usage particulier du roi, l'autre à celui de ses domestiques ou gens de sa maison. La Sainte-Chapelle haute, la plus belle des deux, est ornée de vitraux où les peintres-verriers du treizième siècle se sont efforcés d'at-



teindre la perfection de l'architecte : c'était là qu'on gardait le dépôt des reliques, renfermées dans une grande châsse de bronze doré, placée sous le maître-autel. La Couronne d'épines était à part, dans une triple boîte de bois, d'argent et d'or. Les reliquaires, couverts de pierreries, coûtèrent à saint Louis plus de cent mille livres tournois, deux fois autant que le chef-d'œuvre architectural de Pierre de Montreuil. La Sainte-Chapelle étant terminée, grâce au zèle pieux de son fondateur ; au mois d'avril 1248, la chapelle haute fut dédiée à la Sainte-Croix et à la Sainte-Couronne, la chapelle basse à la sainte Vierge ; les dépenses générales de l'édifice ne s'élevaient qu'à 40,000 livres tournois, valant 800,000 livres de notre monnaie, ce qui représenterait maintenant une bien plus forte somme, eu égard à l'augmentation du prix de toutes les denrées.

Le trésor de la Sainte-Chapelle n'était pas seulement riche en reliques extraordinaires de la conservation desquelles on faisait dépendre le salut de la monachie ; il y avait plusieurs antiquités inestimables, entre autres un camée en agate onyx, du plus beau travail, et remarquable surtout par sa grande dimension ; ce camée est à présent mieux placé à la Bibliothèque du Roi, où il a déjà pourtant été volé deux fois.

Saint Louis confia aussi aux *trésoriers* de la Sainte-Chapelle des reliques d'un autre genre. Ce roi, qui fut à la fois un chrétien dévot, un souverain équitable et un ami éclairé de la science, réunit dans une salle de la Sainte-Chapelle mille à onze cents manuscrits, tant originaux que copies, exécutés à grands frais, relatifs la plupart à la théologie, et permit aux savants de consulter ces livres, qui étaient fort rares et fort chers en ce temps-là. C'est la première bibliothèque publique dont il soit fait mention dans l'histoire des rois de France ; malheureusement, elle fut disper-

sée à la mort du saint roi, qui l'avait partagée par testament entre plusieurs couvents.

Deux grandes chambres attenant à la Sainte-Chapelle contenaient, en outre, le *Trésor des Chartes*, immense collection de tous les titres de la couronne, classés par registres et par *layettes*, espèces de boîtes numérotées.

Anciennement, les rois traînaient toujours après eux, dans leurs voyages, les papiers du domaine royal ; ces *diplômes* étaient sujets à se perdre et à se détériorer par suite de continuel déplacements, enfin Philippe-Auguste, durant ses guerres contre le roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, tomba un jour dans une embuscade près de Blois, et se vit enlever sa chancellerie avec son grand scel, que les Anglais transférèrent à la Tour de Londres. Depuis cet accident, le Trésor des Chartes ne fut plus ambulatorio et demeura sous la sauvegarde de la Sainte-Chapelle, jusqu'à ce que le surintendant Fouquet eût fait bâtir un hôtel pour y mettre plus à l'aise ces précieuses archives, dont les historiens Dupuy et Godefroy avaient dressé l'inventaire.

Les chanoines et *chapelains* de la Sainte-Chapelle, comme les moines de Saint-Germain des Prés et de Sainte-Geneviève, se trouvaient affranchis de la juridiction de l'évêque de Paris, et ne relevaient que du pape.

Les principaux dignitaires de ce Chapitre étaient : le trésorier, qui se coiffait de la mitre épiscopale et s'intitulait *archichapelain* et même *pape de la Sainte-Chapelle*, et le chantre, qui paraissait dans les fêtes solennelles avec une sorte de crosse appelée *bâton du chantre* et ornée d'une tête de Titus qu'on avait métamorphosée en tête de saint Louis.

On ne peut nommer ces deux person-nages sans se rappeler leur rivalité et leurs querelles, immortalisées par le poème burlesque du *Lutrin*, dont la Sainte-Chapelle est le théâtre. Comme on le voit, dans ce



poème, où l'auteur raconte le combat des partisans du trésorier contre ceux du chante, sur les degrés du perron de la Sainte-Chapelle, la boutique du libraire Barbin, qui publia les ouvrages de la plupart des grands écrivains du dix-septième siècle, était située au bas de ce perron, qui conduisit aux galeries du Palais.

L'ancien perron n'existe plus, ce perron couvert, dont les arceaux légers se courbaient comme les tentures d'un baldaquin de velours, et dont l'architecture fleurie s'harmoniait si bien avec celle de l'escalier, voisin de la Chambre des Comptes : ce dernier a péri dans un incendie ; l'autre fut victime de cette manie de détruire qui découronna la Sainte-Chapelle de sa flèche aérienne, dans la crise révolutionnaire, où les monuments semblaient devoir, de même que les hommes, passer sous un inflexible niveau.

L'auteur du *Lutrin*, Boileau-Despréaux, fut inhumé dans cette église qu'il avait célébrée en vers comiques. On pourrait croire que les chanoines de la Sainte-Chapelle accordèrent cet honneur à la mémoire du satirique, comme un éclatant oubli des injures.

Dans la nuit du 19 mai 1575, le morceau de la vraie Croix avait été soustrait sans que les plus actives recherches des gens du roi parvinssent à faire découvrir le voleur. Ce fut dans Paris un deuil public, et Henri III, qu'on accusait d'a-

voir vendu la relique aux Vénitiens, eut pitié des alarmes de ses sujets que cette perte rendait inconsolables : l'année suivante, il fit publier à son de trompe qu'il avait recouvré un autre morceau de la vraie Croix, et que les fidèles pourraient aller l'adorer suivant l'usage pendant la semaine sainte. Quelques dévots s'étaient imaginé que la vraie Croix avait été enlevée de la Sainte-Chapelle, depuis un sacrilège qui s'y était commis du temps de Louis XII, quand un écolier arracha l'hostie des mains du prêtre à l'autel, et la foula aux pieds en invoquant les dieux du paganisme.

La Sainte-Chapelle a perdu ses reliques si chères à nos aïeux ; elle a perdu sa haute flèche fleurdelisée, rétablie après l'incendie, en 1630, puis abattue il y a soixante ans ; son portail a été cruellement mutilé ; mais elle n'en est pas moins un des plus admirables monuments du moyen âge que possède la France, et le seul de ce style qui subsiste encore dans Paris. Les souvenirs historiques du règne de saint Louis semblent avoir servi d'égide à cette église, où l'on rassembla les archives judiciaires, sous les auspices de ce roi, qui rédigea le premier code des lois françaises.

Sous Louis-Philippe, on commença la restauration de la Sainte-Chapelle, on la continue, et l'on rendra bientôt à la religion et aux arts ce vénérable édifice que n'avait point épargné la populace de 93.

P. L. JACOB, *bibliophile*.

## Economie Domestique.

### COMPOTE DE RAISINS.

Prenez du raisin muscat, égrenez-le, ôtez-en les pépins en introduisant un cure-oreille dans chaque grain. Pesez 500 gram-

mes (une livre) de ce raisin, mettez dans une casserolle, avec un demi-verre d'eau, 125 grammes (un quart) de sucre cassé



en petits morceaux ; faites bouillir ce sucre, écrasez-le avec une cuiller et laissez-le réduire de manière à ce qu'il soit en sirop très-épais ; versez dans ce sirop vos grains de raisin et le jus qui a pu s'en

échaper ; faites-leur jeter deux ou trois bouillons, et dressez ces raisins dans un compotier. S'il y avait de l'écume sur le dessus de cette compote, vous l'enleveriez avec un morceau de papier blanc.

#### COMPOTE DE MARRONS.

Prenez 52 marrons, fendez-les un peu avec un couteau, mettez-les sur le feu, dans une poêle trouée, et faites-les cuire comme si vous vouliez les servir sous une serviette. Pelez-les, mettez dans une casserole un quarteron de sucre et un demi-verre d'eau ;

quand le sucre est fondu, posez-y les marrons, faites-les mijoter sur un petit feu, pendant un demi-quart d'heure ; retirez-les du feu, jetez dessus le jus de la moitié d'un citron, dressez-les dans un compotier, et saupoudrez-les d'un peu de sucre en poudre.

#### MANIÈRE DE BLANCHIR LES DENTELLES NEUVES.

Prenez une bouteille de verre, autour du bas de cette bouteille tournez votre dentelle sur elle-même, attachez-la avec deux fines épingles pour qu'elle ne se déroule pas ; faites une eau de savon blanc, laissez-en tiédir la moitié ; prenez cette bouteille, par le goulot, plongez-la, droite, dans l'eau de savon, où vous la laissez pendant une heure ; faites bouillir l'autre moitié de l'eau de savon, retirez la bouteille, pour la plonger dans cette dernière eau de savon où vous la laissez aussi pendant une heure, puis vous la plongez dans de

l'eau de rivière que vous renouvelez jusqu'à ce que l'eau reste claire ; alors vous faites une très-légère eau d'amidon, vous y plongez votre bouteille, puis vous la retirez et la mettez dans un lieu propre. Quand la dentelle est presque sèche, ôtez les deux épingles, déroulez la dentelle, posez-la à plat sur une couverture à repasser, prenez un petit outil d'ivoire, pointu d'un bout, rond de l'autre, et servez-vous alternativement de ces deux bouts pour repasser les fleurs de la dentelle.

#### COUVRE-PIEDS.

Pour faire un couvre-pieds bien chaud, il faut une livre de soie effilée, et une livre et demie de ouate en feuilles, gommées.

Pour carder la livre de soie, cela coûte 1 fr. 20 c.

Vous avez un morceau d'étoffe à grands carreaux écossais, long de 3 mètres, et large de 1 mètre 20. Sur une longue et large table, vous étendez ce morceau jusqu'à la longueur de 1 mètre et demi, vous le couvrez de la moitié de vos cardes de soie, puis sur ces cardes vous mettez vos feuilles de ouate, que vous dédoublez et

placez de manière que le glacé soit du côté de la ouate de soie ; sur ces feuilles de ouate, vous en placez d'autres, puis l'autre moitié de vos cardes de soie, de manière qu'elles soient sur le glacé des feuilles de ouates, et vous les recouvrez du mètre et demi d'étoffe qui vous est resté. De cette façon la chaleur de la soie sera toujours sur vous, et la ouate étant gommée ne se mêlera pas avec la soie.

Quand vous avez garni également votre couvre-pieds, vous placez une épingle à l'angle de chaque carreau ; cette opération terminée, vous prenez un passe-lacet



très-pointu dans lequel vous enflez un étroit ruban de soie ou de taffetas. En commençant par un des bouts de ce couvre-pieds, vous entrez ce passe-lacet, en dessus, à la place d'une des épingles, vous le tirez en dessous, de là, vous le repassez en dessus, et avec ce ruban vous formez un nœud que vous serrez fortement et terminez par une petite rosette formée de deux boucles et de deux bouts. Vous faites ainsi un premier rang de rosettes, vous continuez jusqu'à l'autre bout, et, à mesure, vous roulez le couvre-pieds sur lui-même. La rosette indiquera l'endroit du couvre-pieds, à moins que vous ne vouliez nouer une autre rosette sous cette première rosette. Vous faites ensuite un surjet sur les trois côtés; pour cacher ce surjet, vous y cousez une ganse ronde, de laine ou de soie, de la couleur de vos rosettes; à chaque corne du couvre-pieds, vous tournez quatre fois votre ganse pour former quatre boucles qui font ainsi une rosette, ou bien vous cousez simplement cette ganse tout autour, et, à chaque corne, vous placez un gland de la couleur des rosettes. Au lieu de ces rosettes, on peut coudre des boutons. On achète des moules de bois,

que l'on recouvre des restes d'un vieux chapeau de satin ou de velours, et sous ces boutons on coud à l'envers d'autres boutons; de cette façon, le couvre-pieds n'aurait pas d'envers.

Les édredons n'étant plus de mode, on en fait des couvre-pieds.

Voici comment on s'y prend. On a un grand métier à broder, on y attache son édredon, on y marque la place des rosettes, et avec un passe-lacet on passe les rubans comme au précédent; si ce sont des boutons, ou les coud aussi de même qu'au précédent.

Si le dessus de l'édredon était fané, on pourrait le recouvrir d'une mousseline blanche et l'orner de rosettes de la couleur du meuble de l'appartement; pour cacher le surjet du tour, on coudrait, à plis ronds, un petit ruban pareil aux rosettes. En cousant ce ruban d'avance, on pourrait l'ôter et le remettre sans former les plis chaque fois.

Il faut que rosettes et boutons soient d'une couleur tranchante. Ainsi votre écossais est vert et bleu; sur le bleu vous mettez du vert — rouge et noir; sur le noir vous mettez du rouge.

## CORRESPONDANCE.

Tu sais, chère et bonne, que depuis trois ans notre Journal se publie en deux éditions semblables pour le texte et les rébus; mais la petite édition, qui coûte 6 fr., a : dix petites planches de dessins et deux grandes, imprimées d'un seul côté — quatre gravures de modes — quatre gravures sur acier — deux dessins de tapisseries coloriées et quatre planches de musique; tandis que la grande édition a : douze grandes planches de dessins et de

patrons dans toute leur grandeur — douze gravures de modes — quatre gravures sur acier — quatre dessins de tapisseries coloriées et douze planches de musique; ensuite, son format est plus grand, son papier satiné, et ses pages élégamment encadrées; mais ce que tu ne sais pas, c'est l'embarras où je me trouve. Les abonnées à la grande édition me disent : Vous ne m'expliquez pas assez les travaux, les patrons, ainsi que les dessins qui sont



sur les grandes planches, et ce que vous expliquez sur les couvertures se perd quand on fait relier son journal... Ces demoiselles ont raison. D'un autre côté, les abonnées à la petite édition me demandent des patrons de guimpes, de robes d'enfant, de chemises, de katzawecks brodés qui ne peuvent tenir sur leur petite planche; elles ont tort; mais elles se plaignent de recevoir la description d'objets qu'elles n'ont pu recevoir... et elles ont raison. Comment faire? Pour satisfaire à la fois ces justes exigences, je n'ai pu trouver qu'un moyen: c'est d'engager les abonnées de la petite édition à s'abonner à la grande. Je sais bien qu'elles ont à m'opposer la différence du format, mais tous les jours on a dans sa bibliothèque les œuvres du même auteur, de formats différents; quant à l'augmentation du prix, elle est bien compensée par: 16 morceaux de musique — 8 gravures de modes — deux tapisseries coloriées — à peu près 10 grandes planches dessus et revers, et le plus élégant des journaux destinés aux dames et aux demoiselles; quant à moi je me trouverais bien heureuse de n'avoir plus à refuser aux abonnées de la petite édition ce qui ne peut tenir sur les petites planches, et aux abonnées de la grande édition, la description des dessins et des patrons qui couvrent leur grande planche.

Cela me fait penser à t'expliquer celle de ce mois-ci.

Le n° 1 est un col qui se fait en lacet et en points de feston.

Tu achètes une pièce de lacet de coton fin, large de 3 millimètres, tu en coupes 41 morceaux longs chacun de 11 centimètres, puis 11 morceaux longs de 15 centimètres; de ta main gauche, tu prends un de ces morceaux, entre le pouce et l'index; avec le pouce et l'index de la main droite tu détaches le premier fil qui se montre près d'un des bords de l'extrémité de ce lacet, tu tires ce fil et formes ainsi des festons du haut et du bas; un peu avant

que ces festons n'arrivent à la fin du morceau que tu tiens serré entre le pouce et l'index de ta main gauche, tu prends une aiguille fine, tu enfiles le fil que tu as tiré et tu réunis, par un surjet, les deux extrémités de ce morceau de lacet.

Tu mets ce rond dans une petite boîte.

Tu fais ainsi 40 ronds, puis 2 moitiés de rond.

Tu prends un des lacets de 15 centimètres, par les mêmes moyens, tu en formes des espèces d'ovales. Lorsque tu en as onze, tu tailles, en papier vert, un patron sur le n° 1, tu bâtis un lacet pour former le tour du cou, tu bâtis les demi-ronds, les ronds et les ovales, ainsi que sur le n° 4; tu couds les demi-rosaces et les ronds au lacet qui forme le tour du cou, tu passes un fil partout où tu vois une ligne: sur les deux lignes, tu fais un point de feston; quant aux lignes qui forment roue au milieu de chaque rosace, tu y reviens en tournant ton fil plusieurs fois autour d'elles; le rond du milieu se fera en points de feston.

Avec ces rosaces, tu fais des bonnets de baptême, des bonnets du matin, ornés de ruban.

Avec un seul rang de ce lacet formant festons, tu garnis le tour du col, le devant et le bas des manches d'une camisole de nuit. Pour cela tu couds ce rang de festons, à deux millimètres de l'ourlet, par un long point autour duquel tu tournes ton fil pour revenir à l'objet auquel tu le couds.

Si tu prends du gros lacet de coton, tu fais des coussins de divan. Tu peux ainsi garnir des bas de jupon, des chemises, des tabliers de petites filles. Si tu prends du lacet de soie noire, tu fais des cols et des bonnets de deuil. Il faut que le lacet ait à peu près le double de longueur de l'espace que l'on veut garnir.

Mais en voilà assez sur l'utilité de ce lacet, dont le travail est si prompt, si facile!

Le n° 2 est un entre-deux pour monter col et manchettes.



Le n° 3 est le dessin de la moitié d'une barbe qui se continue. Cette barbe se brode en reprises avec du fil fin, sur beau tulle de Bruxelles. Tu peux aussi la broder en application, mais c'est moins joli. Pour reporter ce dessin, tu tends bien le tulle, en l'attachant avec des épingles, sur une planche à repasser. Tu places sur ce tulle l'endroit d'une feuille de papier à décalquer, sur l'envers de cette feuille tu places cette barbe, puis avec un petit instrument semblable à un poinçon tu passes sur tous les traits qui forment ce dessin ; lorsque tu as fini, tu lèves dessin et papier à décalquer, et tu as sur ton tulle un dessin bien exact et bien clair ; tu bâtis le tulle sur un papier vert lustré ; pour tracer le contour de ces dessins, tu passes un fil plat en coulant ton aiguille de réseau en réseau, puis, avec un fil plat plus fin, tu remplis le vide laissé entre ces premiers fils ; et tu embellis ensuite cette broderie par quelques points à jour faits au milieu des fleurs et des dessins qui encadrent cette barbe.

Le n° 4 est un nœud pour coin de mouchoir qui se fait au plumetis et au point d'armes.

Le n° 5 est un autre coin de mouchoir qui se brode au plumetis et en œillets ; j'y ai fait mettre le nom de *Marie*, car il est, je crois, le plus porté de tous les noms. Cela me fait penser que, par amour pour la sainte Vierge, et comme pour mettre leurs filles sous sa protection, les mères françaises choisissent ce nom si doux, tandis que les dames russes, par respect pour la mère du Christ, n'osent pas le donner seul à leurs filles, mais elles le composent ainsi : *Marie Madeleine*.

Le n° 6 est une boutonnière pour chemise d'homme ou pour peignoir de femme.

Le n° 7 est la suite de ces dessins que je t'envoie pour former une courte-pointe. Tu sais que ce filet, au point carré, se brode en reprises avec du coton plat.

Le n° 8 est une carte de visite dont le

dessin date du quinzième siècle. Il s'exécute ainsi : tu prends un carton de Bristol, large de 11 centimètres, haut de 6, avec un crayon mine de plomb, tu copies dessus ce dessin, tu marques tous les contours avec une plume fine et de l'encre noire, puis tu le colories ainsi :

L'ange, les chairs en blanc rosé, les cheveux noirs — les ailes, blanches, rehaussées d'argent, teintées de vert-clair aux extrémités — la robe, rose-clair. — L'orgue, couleur bois ; les tuyaux, gris-blanc — le clavier, blanc et noir — les ornements, en bleu d'outre-mer se fondant en rouge au retour — les feuillages, vert-clair brillant — les barbeaux, bleu — les fleurettes, rose foncé — les filets et le cœur des fleurettes, en or — les vives lumières auront du blanc pour retouche — les verts auront les contours arrêtés en indigo.

Dans un dîner de cérémonie, on écrit sur ces cartes le nom de chaque convive ; elles indiquent la place qu'il doit occuper à table.

Si tu veux te donner moins de peine : sur un carton de Bristol, place l'endroit d'une feuille de papier à calquer, bleu ou rouge ; sur ce papier, place l'envers de ce dessin, sur ce dessin promène un poinçon, comme si tu promenais un crayon, et tu auras, sur ton carton de Bristol, ce dessin rendu en bleu ou en rouge.

Ce dessin doit être placé sur le carton de manière que le carton le dépasse, du haut et sur la gauche, de plus d'un centimètre, et du bas et sur la droite, de 5 millimètres.

Si tu voulais calquer un dessin quelconque sur du velours noir ou sur du casimir gros bleu, tu achèterais du papier blanc ; j'avais oublié de te le dire.

Le n° 9 est un papillon qui se brode pour pelote, porte-carte de visite ou rond de serviette.

Le n° 10, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées pour peindre ce papillon.



Le n° 11 est une manche de dessous et sa manche de dessus; ces manches sont en mousseline. Pour cet hiver, elles se feront ainsi, mais en soie ou en étoffe de laine.

Le n° 12 représente un bonnet de *chez soi*, formé d'un rond de mousseline brodée, posé sur la *carcasse* qui sert à monter ce bonnet, et orné d'un petit ruban d'une espèce de gaze sans envers, large d'un centimètre.

L'année dernière je t'avais annoncé un cache-nez, le voici : tu auras le temps de le tricoter pour les premiers froids de novembre.

#### CACHE-NEZ.

Achète, chez M<sup>lle</sup> Chanson, deux aiguilles de bois de 4 centimètres de circonférence, 10 grammes de laine ponceau et autant de laine blanche.

Prends la laine ponceau, monte 120 mailles, comme si tu montais une jarretière, — tricote un premier tour, comme si tu faisais une jarretière (ce premier tour doit être serré). — Tricote six tours en laine ponceau — casse cette laine, attaches-y la laine blanche, fais de même six tours — casse cette laine, attaches-y la laine ponceau, reprends la laine blanche et ainsi de suite jusqu'à ce tu aies onze raies. — Ferme ce tricot comme si tu fermas une jarretière, en ayant soin de serrer ton point, afin que ce dernier rang ressemble au premier. Ces deux rangs plus serrés aideront ce cache-nez à s'arrondir de manière à former une espèce de boa.

Pour les glands : coupe 10 brins de laine ponceau et 10 brins de laine blanche, longs de 20 centimètres — prends trois brins de laine : deux ponceau et un blanc, longs de 10 centimètres — noue-les ensemble le plus près d'un des bouts — attache ce nœud sur ton genou, et de ces trois brins de laine, forme une tresse, dont tu fais ensuite un cercle que tu arrêtes proprement avec une aiguille enfilée de laine rouge — passe dans ce cercle les 20 brins de laine — ra-

bats-les également de chaque côté — serre-les fortement dans ta main gauche; de ta main droite, prends l'aiguille enfilée de laine ponceau, fais un nœud à l'un des bouts de la laine, passes-y ton aiguille, cela forme un cercle, entres-y ce paquet de laine; serre ce cercle à un centimètre au-dessous du haut, et tourne plusieurs tours pour former une espèce de gland — puis passe deux ou trois fois ton aiguille dans l'intérieur de ce gland, et coupe ta laine.

Avec cette même aiguille, toujours enfilée de laine ponceau, tu fronces une des extrémités de ton tricot, et tu la couds au cercle formé par la tresse de laine qui soutient le gland.

Je n'ai pas besoin de te dire que tu fais un autre gland pareil et que tu fronces de même l'autre extrémité du tricot que tu couds aussi à ce gland.

Voilà un cadeau qui sera bien utile à ton père, à ton frère, à toi aussi quand tu iras au jardin, en voyage; quand tu sortiras du spectacle. Bien entendu que tu peux changer les couleurs selon ta fantaisie.

Il te restera de la laine pour te faire des colliers ou des marmottes exécutés de même, mais dans de plus petites proportions.

Ici commence la description de la planche de la grande édition... Je te conseille de ne pas la lire, si tu n'es abonnée qu'à la petite.

Le n° 13 est un bonnet d'enfant qui se fait en broderie anglaise.

Le n° 14 est la passe.

Le n° 15 est le fond qui sert pour former une coiffure avec la barbe n° 3. Il se brode de même.

Le n° 16 est la corne et l'un des quatre côtés d'un mouchoir qui se brode au plumetis.

Le n° 17, *Nina*, se brode au plumetis.

Le n° 18 est un bouquet qui se sème sur le fond d'un gilet et se brode au métier.

Le n° 19 est un dessin de bas de jupon qui se fait en broderie anglaise.



Le n° 20 est un dessin qui se calque sur le bas du large ourlet d'un jupon, se brode en feston plein, et se découpe. C'est fort solide.

Le n° 21 est le devant d'un katzaweck de taffetas noir, violet ou gros bleu. Il se brode : avec un large lacet de soie noire qui forme le ruban et le nœud, et se coud sur chaque bord, à points de côté ; les tortillons se font avec une soutache de soie noire, cousue au milieu.

Le n° 22 est la moitié d'une manche pagode. Ce dessin se répète pour l'autre moitié. Les chiffres 22 indiquent le haut de cette manche.

La place a manqué pour le devant, tu le recevras en novembre avec un paletot d'hiver. Ces deux vêtements te suffiront, l'un négligé, l'autre habillé. Pour les dames, il faut une dentelle au bas de ce katzaweck. Cette dentelle doit être froncée, et haute de 20 centimètres.

Le n° 23 est le dessin du quart d'un mouchoir. Il se brode au plumetis et au point d'armes, le feston du tour est un point à jour auquel on coud une dentelle légèrement froncée dans le creux de chaque feston.

Le n° 24, *Thérèse*, se brode au plumetis.

Le n° 25 est un écusson pour mouchoir du matin ou pour mouchoir d'homme.

Le n° 26 est une boutonnrière de chemise d'homme.

La gravure de modes représente deux jeunes dames allant à la promenade, ou dîner en ville. L'une a trois volants garnis d'une petite chicorée formée de bandes de taffetas découpé à l'emporte-pièce. L'autre a une robe et son katzaweck brodés en lacet et soutache. Ce katzaweck est en outre garni d'un effilé de soie.

A présent, pour me reposer de tous ces travaux, je vais t'expliquer notre rébus :

Au milieu de la place publique d'une ville, dont un poteau indique le nom : — La Fère — le Temps, les jambes et les bras croi-

sés, les ailes repliées, est assis sur une borne... ce qui veut dire :

*Le temps ne fait rien à l'affaire.*

Je te préviens que j'ai commandé à notre dessinateur une foule de noms, formés des plus jolies lettres ; le tien s'y trouvera sans doute, tu peux me le demander.

Je te quitte pour aller au devant de Florence et viendrai te raconter ce que nous aurons dit.

Me revoilà!... Imagine-toi, ma chère, que Florence s'est moquée de moi, et voici comment. Nous étions allées nous promener et nous suivions l'une de ces allées à perte de vue qui traversent le bois de Boulogne. Je m'extasiais sur le calme de l'air, la verdure des feuilles, la beauté des arbres, la blancheur des nuages, le bleu du ciel, et jusque sur les petites fleurs des champs... Que cette forêt est belle ! m'écriai-je enfin. Mais, tu sais, l'enthousiasme a besoin d'être soutenu, partagé ; Florence restait silencieuse, marchant à mon côté ; je m'arrête, je la regarde.... — Mon Dieu ! me dit-elle en éclatant de rire, que tu es Parisienne ! Comment veux-tu que je me croie au fond d'un bois quand un jeune homme en tablier blanc vient m'offrir des gaufres dans une élégante corbeille ; quand, au détour d'une allée, je tombe dans une revue de la garde nationale ; quand, au lieu de voir courir des lièvres, je ne vois que des King's Charles tenus en lesse ; quand, au lieu d'être effrayée par des voleurs cachés derrière un arbre et prêts à me crier : « La bourse ou la vie ! » j'admire de beaux gendarmes à cheval se promenant deux à deux ; quand, au lieu de bûcherons bien déguenillés, je ne rencontre que des élégants parlant anglais, italien, allemand ou espagnol, car on dirait que le bois de Boulogne est une place publique, le rendez-vous de toutes les nations... — Tu deviens romanesque, ma chère, lui répondis-je en riant à mon tour, et tes critiques, je les prends pour des élo-

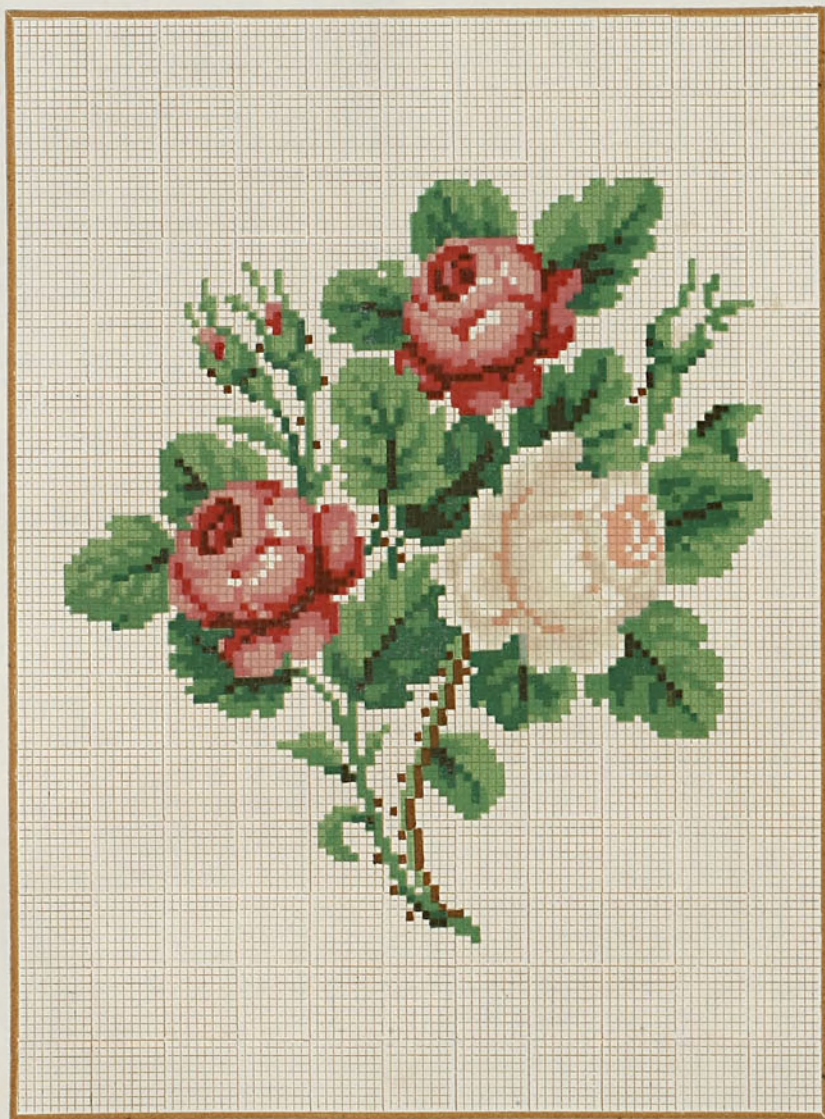






# LE MAGASIN DES FAMILLES

34, rue Richer, à Paris.



## DESSIN DE TAPISSERIE

Planches et impression par les procédés typographiques d'Ernest Meyer,

5, rue de l'Abbaye (Palais Abbatial), à Paris.



ges, car si le bois était tel que tu le désires, nous y promènerions-nous toutes les deux l'ombre à la main?... Mais, hélas! repris-je avec tristesse, ces arbres cachent quelquefois un duel, un suicide!... Bon! voilà que nous ne rions déjà plus... parlons d'autre chose. Donne-moi des nouvelles de Paris. — Tu veux dire de ses monuments?... Ils se portent bien, ma chère Jeanne, et ses rues s'embellissent, ses boulevards se macadamisent; quant à ses habitants, ils se sont envolés un peu partout. On ne rencontre que des étrangers venus par les *trains de plaisir*, ils remplissent nos théâtres, parcourent nos palais, nos musées, et rapportent à Paris plus d'argent que nous n'en allons répandre chez eux. — Fort bien! toutes les monnaies sont rondes, c'est pour qu'elles roulent: 5 francs dépensés le matin feront 100 francs dépensés le soir, et ces 5 francs auront ainsi fait vivre peut-être plus de vingt personnes. — Oh! oh! mademoiselle est devenue un *économiste*... A la bonne heure! — Comme vous voyez, mademoiselle, on a suivi vos

conseils... on écoute parler son père... on profite de ses idées... et un jour venu... on pourrait causer avec lui... on en serait capable... — Il ne te manquait que cela pour être parfaite, ma chère Jeanne. — Flatteuse!... Revenons à nos moutons. Qu'as-tu remarqué dans nos magasins? — Rien que ce qui se portait l'hiver dernier, tu n'auras de nouvelles modes qu'en novembre. — Alors, je serai à Paris, et nous nous réunirons pour aider nos amies inconnues à se mettre avec élégance, avec économie... deux choses qui sont plus voisines que l'on ne pense. »

Ainsi, chère et bonne, le mois prochain la grande édition contiendra le patron d'un paletot nouveau, dans toute sa grandeur; ce paletot se portera pour faire des emplettes; les pardessus, les katzavecks seront plus habillés; mais il les faudra couverts de broderie en lacet et soutache, comme celui des planches X et XI, ce qui ne sera un ouvrage ni long ni difficile.

Adieu! Tu sais si je t'aime et si je suis ta toute dévouée, J.-J.

### ÉPHÉMÉRIDES.

13 OCTOBRE 1309. — ARRESTATION DES TEMPLIERS.

L'ordre du Temple, créé en 1118, par neuf chevaliers, à la tête desquels se trouvait Hugues des Paiens, dans le but de défendre le Saint-Sépulcre et de protéger les pèlerins de la Terre-Sainte, après avoir passé par toutes les épreuves d'une pauvreté réelle et qui n'existait pas seulement dans les vœux que prononçaient les chevaliers-profes, prit en deux siècles un immense développement; les fils des plus riches maisons de l'Europe apportèrent leur opulence à cette institution vénérée, et les biens, le pouvoir, la considération de l'ordre, que soutenaient encore la valeur de ses membres, s'accrut à un tel

point, qu'au commencement du quatorzième siècle, les Templiers excitèrent généralement l'envie et l'inquiétude des priaces, et que le roi de France, Philippe-le-Bel, jaloux de toute puissance rivale, résolut de les détruire. Leur perte fut donc décidée, et le pape Clément V seconda les intentions du monarque français. Le 13 octobre 1309, les Templiers furent arrêtés sur toute l'étendue du royaume, leurs biens furent confisqués, et l'on adressa à tous les autres rois de l'Europe l'invitation de prendre les mêmes mesures. Des accusations, qui, examinées maintenant que toutes les passions sont refroidies, semblent



bien peu fondées, furent lancées contre eux : tous les chevaliers protestèrent avec fermeté contre ces inculpations, mais la procédure suivit son cours ; elle dura cinq années, pendant lesquelles les tortures de la prison et celles du chevalet vinrent en aide à l'iniquité des juges ; enfin, ils furent condamnés à être brûlés à petit feu, et la sentence fut exécutée à Paris, l'an 1314, sur le terre-plein où s'élève aujourd'hui

la statue de Henri IV. Soixante chevaliers, ayant à leur tête le grand-maître, Jacques de Molay, périrent dans ce supplice.

Le pape abolit l'ordre du Temple, et ses dépouilles furent partagées entre Philippe-le-Bel et les chevaliers de Saint-Jean.

Chacun connaît la belle tragédie que cet épisode mystérieux de l'histoire a inspirée à Raynouard.

### MOSAIQUE.

Rien ici-bas n'est estimable que le bon sens et la vertu.

FÉNELON.

Les livres sont à l'âme ce que les aliments sont au corps.

SAINT-EVREMONT.

La première règle de la charité chrétienne

est qu'on ne peut croire le mal, si l'on n'a rien vu, et que l'on doit se taire, si l'on a vu.

*Lettres de Ganganelli.*

Il est souvent plus court et plus utile de quadrer aux autres que de faire que les autres s'ajustent à nous.

LA BRUYÈRE.

### RÉBUS.











*Ressin imp. e del P. Lion S. Gelp. 8.*

# Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens, 1.

18<sup>e</sup> année.

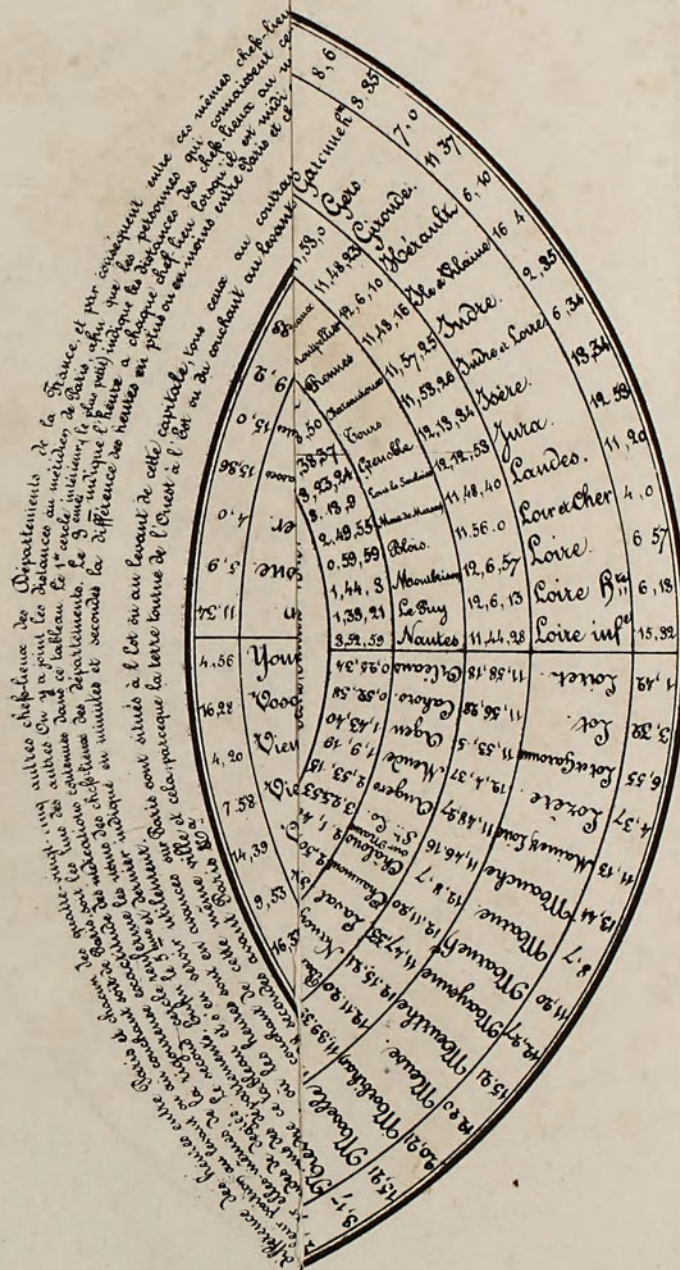
N<sup>o</sup> X.

Ayuntamiento de Madrid



(Octobre 1849)

## TABIEAU HORAIRE



Rue Richer, 34, à Paris.

Deposé

Lith Magnier, J<sup>me</sup>



## TABEAU HORAIRE

Mois	Janvier	Février	Mars	Avril
Mois	Mai	Juin	Juillet	Août
Mois	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre

Par M. DUPUIS, (P. J. E.), Géomètre.  
Propriété de l'Auteur  
Bevio, Quillet 1849

Rue Richer, 34, à Paris.

**Déposé**



